

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

CAMOUFLER SON ANTIFÉMINISME À SOI-MÊME (ET AUX AUTRES) :
ANALYSE CRITIQUE DU DISCOURS DE JORDAN B. PETERSON

TRAVAIL DE RECHERCHE DIRIGÉ
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN SCIENCE POLITIQUE

PAR
JONATHAN JETTÉ

JUIN 2023

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce document diplômant se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév. 04-2020). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Merci d'abord à ma famille pour leur soutien permanent lors de ce long processus.

Merci à mon directeur Francis pour son aide et d'avoir toujours été présent malgré mes silences prolongés.

Merci à Annvor d'avoir guidé mes premiers pas dans la littérature sur la manosphère.

Merci à Alexandra « Matante » pour les multiples formes d'aide qu'elle m'a apportées.

Merci aux différents gangs de volley qui rendent le plus beau sport du monde encore plus agréable (mention spéciale aux Finfinos et à la « secte » du vendredi).

Merci plus généralement à toutes les personnes qui m'ont permis d'arriver où j'en suis aujourd'hui. Vous êtes magnifiques.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	II
TABLE DES MATIÈRES	III
RÉSUMÉ	V
ABSTRACT	VI
INTRODUCTION ET PROBLÉMATISATION	1
DÉMARCHE RETENUE	8
<i>Documents de l'analyse thématique</i>	10
<i>Difficultés et limites</i>	11
ARGUMENTATION.....	14
1.1. <i>Le masculinisme</i>	14
1.2. <i>L'antiféminisme (et le féminisme)</i>	17
1.3. <i>Signification et « sacré » : le Chaos, l'Ordre et le Héros</i>	24
2.1. <i>Raisonner comme Peterson, ou la nécessité de l'individuation</i>	27
2.1.1 Hiérarchie, évolution, et crustacés	33
3.1. <i>Le féminisme « diagnostiqué » par Peterson</i>	39
4.1. <i>Analyse critique d'un discours réactionnaire</i>	46
DISCUSSION : UN ANTIFÉMINISME DIFFICILE À CERNER	56
ANNEXE A	65
ANNEXE B.....	66
RÉFÉRENCES.....	67

<i>Documents analysés (les propos de Peterson).....</i>	<i>67</i>
<i>Autres références.....</i>	<i>70</i>

RÉSUMÉ

Suite à une opposition marquante au projet de loi C-16 en 2016, Jordan B. Peterson, un psychologue clinicien et professeur émérite de l'Université de Toronto, gagne en popularité jusqu'à devenir un intellectuel public parmi les plus influents au monde. Tant dans ses écrits que lors de ses passages sur les plateaux de télévision, il ne manquera pas de critiquer le féminisme contemporain : il le considère « radical » et affirme que ses fondements idéologiques sont extrêmement dangereux. Le discours de Peterson peut se résumer en deux points : d'un côté, les femmes (tout comme les hommes) devraient s'améliorer en se responsabilisant personnellement plutôt que de blâmer le patriarcat pour leurs malheurs; de l'autre, il affirme que le féminisme – et plus globalement tout mouvement qu'il associe à la gauche politique – menace nos institutions et déstabilise la société. Or, Peterson ne se considère ni antiféministe, ni féministe. Comment expliquer cette position? Aurait-il raison? Ce travail de recherche vise à investiguer le paradoxe dans lequel se situe Jordan B. Peterson, soit d'attaquer et condamner le féminisme contemporain tout en affirmant ne pas être antiféministe. Par la même occasion, il permettra de cibler certains éléments qui rendent la dimension antiféministe de son discours difficile à cerner.

Mots clés : Antiféminisme, Masculinisme, Jordan B. Peterson, Analyse thématique, Albert O. Hirschman

ABSTRACT

Following a landmark opposition to Bill C-16 in 2016, Jordan B. Peterson, a clinical psychologist and professor emeritus at the University of Toronto, grew in popularity to become one of the world's most influential public intellectuals. Both in his writings and television appearances, he was quick to criticize contemporary feminism: he considers it “radical” and asserts that its ideological foundations are extremely dangerous. Peterson's discourse can be summed up in two points: on the one hand, women (and men) improve themselves by taking personal responsibility rather than blaming patriarchy for their misfortunes; on the other, he asserts that feminism – and more generally any movements he associates with the political left – threatens our institutions and destabilizes society. Yet Peterson considers himself neither antifeminist nor feminist. How can this position be explained? Could he be right? The aim of this research is to investigate the paradox in which Jordan B. Peterson finds himself, which is to attack and condemn contemporary feminism while asserting that he isn't antifeminist. At the same time, it will allow to pinpoint certain elements that make the antifeminism dimension of his discourse hard to pin down.

Keywords: Antifeminism, Masculinism, Jordan B. Peterson, Thematic analysis, Albert O. Hirschman

INTRODUCTION ET PROBLÉMATISATION

Jordan B. Peterson est un psychologue clinicien canadien et un intellectuel public, de même qu'un professeur émérite de l'Université de Toronto spécialisé notamment dans les traits de personnalité. Depuis près d'une dizaine d'années, il produit sur le web une variété de contenu éducatif et de développement personnel qu'il entrecoupe de différents entrevues, conférences, podcasts et débats filmés où il discute d'enjeux contemporains. Déjà familier avec les conférences et apparitions sur les plateaux de télévision, sa popularité explose en 2016 et il est propulsé au rang de personnalité publique alors qu'il critique le projet de loi C-16 modifiant la *Loi canadienne sur les droits de la personne* et le *Code criminel*, un changement qui constituerait selon lui un dangereux glissement vers le totalitarisme : il s'agirait d'une forme d'imposition du discours (*compelled speech*) le forçant à utiliser les (néo)pronoms privilégiés par ses étudiant-e-s trans. Il confie à la BBC que ces nouveaux termes sont trop vagues, en plus d'être des « propositions de constructivistes sociaux radicaux »¹ qui tentent de soumettre leurs adversaires par l'intimidation (Murphy, 2016). Il ajoute que s'il ne respecte pas le discours imposé par le projet de loi, il risque l'amende et la prison. En réalité, il s'agit d'un projet de loi principalement symbolique qui vise à ajouter dans le *Code criminel* et la *Loi canadienne sur les droits de la personne* l'« identité de genre » et l'« expression de genre » à la liste des critères par lesquels il est possible de

¹ Toutes les citations présentes dans ce travail sont des traductions libres.

discriminer une personne. Tandis que Peterson multiplie les sorties publiques et crée une série de vidéos sur le sujet sur sa chaîne YouTube, plusieurs experts juristes le contredisent et affirment que le projet de loi C-16 ne criminaliserait pas l'utilisation de pronoms non privilégiés (*Ibid.*).

À la suite de son opposition au projet de loi C-16, Peterson gagne un gigantesque *following* et devient un véritable symbole de résistance face à la gauche « radicale » et aux « SJWs »², de même qu'une véritable « égérie masculiniste » (Grannis, 2019). Ses multiples vidéos récoltent des centaines de milliers de visionnements – parfois plusieurs millions! – et ce même lorsqu'il s'agit de conférences, de cours universitaires, ou d'une séance au Sénat canadien³. Plus récemment, on aura pu voir une référence à Peterson dans la bande dessinée *Captain America*, où le super-vilain Red Skull tente de recruter les jeunes en imitant explicitement le discours du psychologue (Flood, 2021), et le chef du Parti conservateur du Québec, Éric Duhaime, a accepté de participer au balado de Peterson en pleine campagne électorale provinciale (Corona, 2022).

² *SJWs* est l'acronyme de « *social justice warriors* », soit les « guerriers de la justice sociale ». Il s'agit d'un terme péjoratif englobant grossièrement toute personne revendiquant un changement social progressistes, incluant entre autres les féministes, les antiracistes ou les « gauchistes ».

³ La chaîne YouTube de Peterson – *Jordan B Peterson* – récolte plus de 250 000 visionnements par jour (Social Blades). De plus, le psychologue apparaît dans une multitude d'autres vidéos comptabilisant toutes plus de centaines de milliers de visionnements. Il est aussi très actif sur les réseaux sociaux, comptabilisant plus de 2 millions d'abonnés sur Twitter et Instagram, et plus d'un million sur Facebook (*Ibid.*).

La popularité de Peterson a atteint son paroxysme en 2018 (Google Trends) lors de la tournée du lancement de *12 Rules for Life : An Antidote to Chaos*, son premier livre de développement personnel qui a été vendu à plus de 5 millions d'exemplaires et traduit en plus de 45 langues (« About Jordan Peterson », s. d.; « Dr. Jordan B. Peterson Announces the Follow-Up to His Global Bestseller 12 RULES OF LIFE », 2021). À ce moment, il sera considéré par plusieurs comme « l'intellectuel public le plus influent du monde occidental du moment » (Brooks, 2018), une renommée que certains lui attribuent encore aujourd'hui (Facal, 2022). Au cours de sa tournée, Peterson sera interpellé à plusieurs reprises sur le caractère antiféministe et sexiste de son discours. On le critique, par exemple, pour ne s'adresser qu'aux hommes (Channel 4 News, 2018), naturaliser les hiérarchies en comparant les humains et les homards (British GQ, 2018), être associé à l'*alt-right* (Channel 4 News, 2018), suggérer l'imposition de la monogamie (Bowles, 2018), nier l'existence du patriarcat (Chowdhury, 2020) ou simplement être sexiste et misogyne (Illing, 2018). D'autres critiques accusent son discours d'être réducteur malgré qu'il contienne certains éléments véridiques (Burston, 2019) ou d'être si ambigu qu'il a des allures de test de Rorschach⁴ (Robinson, 2018).

Toujours lors de cette tournée, la confrontation la plus emblématique à laquelle fait face Peterson fut sans l'ombre d'un doute lors de l'interview réalisé par Cathy Newman

⁴ Le test de Rorschach est un outil d'évaluation en psychologie clinique où les patients doivent interpréter des planches sur lesquelles sont représentées des tâches d'encre symétriques a priori non figuratives, ce qui permettrait aux psychologues d'évaluer leur mode de fonctionnement psychique (Exner & Erdberg, 2003).

pour le *Channel 4 News*. Cet interview, disponible sur la plateforme YouTube, a récolté des millions de visionnements en quelques jours seulement – il en compte aujourd’hui plus de 39 millions! – et devient instantanément une référence emblématique pour la manosphère⁵. Lors de l’interview, presque toutes les critiques adressées à Peterson par l’animatrice Cathy Newman, en particulier quant aux relations entre les hommes et les femmes, sont niées par Peterson. Les « tu dis que... », « tu es... » et « donc, ce que tu veux dire ... » de Newman sont suivis des « non, je n’ai jamais dit ça... », « non, je ne pense pas cela... », « non, ce n’est pas du tout ce que je viens de dire... » et « faux! ... » de Peterson. Tandis qu’il se défend d’être sexiste ou misogyne, il justifie ses prises de position à l’aide d’arguments faisant écho au discours masculiniste. Par exemple, il invalide le concept féministe de patriarcat en argumentant que les hommes ont un taux de suicides plus élevé que les femmes, qu’ils abandonnent davantage à l’école, que les universités sont hostiles aux hommes blancs et qu’ils sont condamnés à disparaître totalement des sciences humaines si la tendance se maintient, qu’ils sont victimes de plus d’accidents de travail, que ce ne sont pas « les hommes » mais « une minorité d’hommes » qui sont mieux rémunérés que les femmes, qu’ils sont davantage victimes de crimes, etc.

Non seulement Peterson rétorque qu’on l’accuse à tort de sexisme et de misogynie, il affirme ne pas être antiféministe l’année suivante... (abcqanda, 2019). Or, cette

⁵ La manosphère est un ensemble de communautés du web véhiculant un discours masculiniste (Marwick et Caplan, 2018; Hartmann, 2020).

affirmation semble contredire son discours puisque le masculinisme est défini dans la littérature francophone (Dupuis-Déri, 2015b) comme un contre-mouvement s'opposant au féminisme, c'est-à-dire un mouvement antiféministe. En effet, le mouvement masculiniste, apparu vers la fin des années 1970 et au début des années 1980, soutient que « les hommes sont en crise d'identité et souffrent de la féminisation de la société occasionnée par la trop grande influence des féministes. » (Blais, 2014) À l'instar de la défense de Peterson, le discours masculiniste est centré sur les maux des hommes et plus spécifiquement sur la « crise de la masculinité » (Dupuis-Déri, 2012, 2018). Selon Lamoureux (2013), le mouvement masculiniste concentre ses efforts sur quatre principaux enjeux : la garde des enfants ou droits des pères (Lavoie, 2015); le suicide des hommes (Dupuis-Déri, 2015a); le décrochage scolaire et la plus faible poursuite d'études supérieures par les hommes (Bouchard *et al.*, 2003); la violence faite aux hommes (Brossard, 2015; Juvet-Légrand, 2018). À ces enjeux, nous pouvons ajouter celle de la difficulté pour les hommes de draguer, une préoccupation très présente dans la manosphère (Van Valkenburgh, 2019; Schmitz et Kazyak, 2016; Marwick et Caplan, 2018; Hartmann, 2020; Ging, 2017; Jones *et al.*, 2019). En plus d'aborder ces cinq enjeux dans la même perspective que les masculinistes, Peterson s'inquiète de la valeur accordée aux hommes et à la masculinité à l'époque actuelle : il stipule que « les hommes [ne reçoivent pas] de mots d'encouragement », « [qu'on] ne leur apprend pas qu'il est important de se développer » et qu'ils se sentent réduits au rang d'opresseurs du fait même qu'ils sont des hommes (Channel 4 News, 2018; Peterson, 2019).

Bref, le discours de Peterson semble paradoxal : il affirme ne pas être antiféministe alors qu'il véhicule un argumentaire masculiniste (et donc antiféministe). Le présent travail de recherche s'inscrit au cœur de ce paradoxe : il cherche non seulement à éclaircir la position de Peterson, mais aussi à cerner les éléments qui occultent la dimension antiféministe de son discours. Ces tâches comportent leur lot de complexité, notamment puisque l'antiféministe est une nébuleuse dont les frontières sont difficiles à tracer (Devreux et Lamoureux, 2012). Avant de passer à la présentation de ma démarche, je dois préciser quelques éléments au sujet de l'antiféminisme.

Bien qu'il soit une nébuleuse, il est possible d'appréhender l'antiféminisme en le considérant de manière large et dans son évidence étymologique, soit une opposition au féminisme et une opposition à l'émancipation des femmes (Bard, 1999a). Notons à cet effet que, considérant les multiples formes qu'il peut prendre (Rochefort, 1999), certaines chercheuses et certains chercheurs préfèrent l'appellation plurielle d'antiféminismes (Devreux et Lamoureux, 2012; Lamoureux et Dupuis-Déri, 2015; Bard *et al.*, 2019). Fréquemment qualifié de réactionnaire (Lamoureux et Dupuis-Déri, 2015), l'antiféminisme est qualifié de ressac (*backlash*) (Faludi, 2006 [1991]) ou de réaffirmation du pouvoir patriarcal (Dupuis-Déri, 2012). Il prend appui sur « une idéologie naturaliste latente qui continue de sanctionner l'idée que les hommes sont socialement supérieurs aux femmes » (Descarries, 2005), une idéologie qui légitime un antiféminisme « ordinaire » et le rend d'autant plus pernicieux. Cet antiféminisme (ordinaire) découle parfois d'une analyse individualisante qui attribue les différences

sociales aux comportements individuels (Devreux et Lamoureux, 2012). Mentionnons finalement l'existence du postféminisme, une forme d'antiféminisme qui soutient que le féminisme n'est plus nécessaire, souvent sous l'argument de « l'égalité-déjà-acquise » (*Ibid.*; Dupuis-Déri 2015c).

DÉMARCHE RETENUE

Ce projet de recherche prendra la forme d'un essai qui consiste en une analyse critique du discours de Jordan B. Peterson. D'un côté, il a pour objectif de clarifier la dimension antiféministe (ou non) de celui-ci. D'un autre côté, il a pour objectif de mettre en lumière les mécanismes qui permettent à l'antiféminisme d'échapper aux regards, agissant ainsi comme un camouflage. Notons que par « mécanismes de camouflage », j'entends à la fois les caractéristiques qui sont intrinsèques à l'antiféminisme et les différents procédés rhétoriques qui peuvent s'y rattacher, qu'ils soient utilisés volontairement ou non. Il pourrait s'agir par exemple d'une « rhétorique du caméléon » (Blais, 2018), repérable grâce à la formule « je ne suis pas antiféministe, mais... ».

À titre de précision, le présent travail est un essai critique et non une analyse critique de discours (*Critical Discourse Analysis*, ou *CDA*; Fairclough, 2013; Lazar, 2007) puisqu'il ne s'intéresse pas aux effets constituant du langage sur les relations de pouvoir comme le voudrait cette dernière (Leotti *et al.*, 2021). Je ne ferai donc pas comme Marwick et Caplan (2018) – qui analysent la diffusion du terme « misandrie » auprès du large public, de même que son effet de ralliement communautaire – ni comme Van Valkenburgh (2019) – qui compare le contenu textuel du subreddit *r/TheRedPill* (un forum en ligne) avec celui du célèbre *Capital* de Marx. Je m'inspire plutôt de Brodeur (2003) qui récolte d'abord les propos pertinents à sa recherche à

l'aide d'une analyse thématique, ce qui lui permet par la même occasion de les présenter dans leur totalité et de manière cohérente.

Je débiterai ainsi, en récoltant à l'aide d'une analyse thématique séquentielle (Paillé et Mucchielli, 2012) les propos de Jordan B. Peterson qui touchent aux différents thèmes et sous-thèmes liés au masculinisme (section 1.1) et à l'antiféminisme (section 1.2; voir *Annexe A*). Ces thèmes ont été organisés dans un arbre thématique (voir *Annexe B*) afin de montrer comment ils sont liés entre eux dans le discours de Peterson. Notons que le thème « antiféminisme » sera présenté en conjonction avec son antithèse « féminisme » afin de saisir dans leur totalité les propos de Peterson (et ainsi éviter les épouvantails). Aux deux premiers thèmes s'ajoutent celui de « signification et "sacré" » (section 1.3). Propre à Peterson, il agit comme une clé de voute qui informe le psychologue dans sa lecture des différents sous-thèmes liés à l'antiféminisme et au masculinisme. Il permet par le fait même d'expliquer la signification qu'il prête aux souffrances, qui en sont les victimes, et qui les causent.

À la suite de l'analyse thématique séquentielle, je présenterai quelques-uns des fondements idéologiques qui mènent Peterson à évoquer les différents éléments présents dans son discours (section 2.1). Puis, je synthétiserai les deux précédentes sections afin de montrer comment Peterson conçoit le féminisme (section 3.1). Après seulement, je posséderai les matériaux qui me permettront d'analyser son discours (section 4.1). Je procéderai en mobilisant les thèses réactionnaires d'Albert O.

Hirschman (futilité, inanité, effet pervers; 1991), dont je montrerai qu'elles annoncent et déplorent une pente fatale (Angenot, 2008). Cette section, qui est le cœur de ce travail de recherche, repose sur l'idée que la rhétorique réactionnaire joue le rôle d'opposition au féminisme, et donc qu'elle est antiféministe. Je conclurai en discutant des mécanismes qui rendent l'antiféminisme difficile à cerner.

Puisque la pensée du psychologue est complexe et particulière, la majorité du travail est dédiée au recensement des propos de Peterson (section 1, p. 14-27) et à la compréhension de sa pensée (sections 2 et 3, p. 27-45). Ensuite seulement, j'en ferai une analyse critique afin de déterminer si son discours est antiféministe, pour préciser, le cas échéant, en quoi il l'est (section 4, p. 46-55). Finalement, je discuterai d'éléments clés qui occultent la dimension antiféministe de son discours (Discussion, p. 56-64).

Documents de l'analyse thématique

Les documents analysés sont un composé de livres (3), d'article de blogue (1), d'article de journal numérique (1) et de vidéos (23) datant principalement de 2016 à aujourd'hui. Tandis que les documents des trois premières catégories sont rédigés par Peterson, la quatrième catégorie comprend une variété de vidéos accessibles en ligne. Il peut s'agir d'un passage sur un plateau de télévision, d'entrevues, de contenu éducatif ou même de vidéos de coulisses. Concernant les livres écrits par Peterson, il s'agit de deux livres de développement personnel – *12 Rules for Life* (2018) et *Beyond Order* (2021) – et de *Maps of Meaning* (1999). Ce dernier est particulièrement important afin de comprendre

comment raisonne Peterson. Il s'agit d'un document de plus de 550 pages synthétisant de nombreuses thèses scientifiques (principalement en psychologie, biologie, philosophie, anthropologie, psychologie évolutionniste et religion).

Tandis que les deux premiers livres permettent de voir quelles prescriptions Peterson offre à son auditoire (de même que leurs justifications sommaires), *Maps of Meaning* nous permet de comprendre en détail les fondements néojungiens de sa conceptualisation du monde. Quant à eux, les articles analysés sont issus du site web personnel de Peterson et d'un texte opinion publié dans le Washington Post. Finalement, on retrouve tout le contenu audiovisuel en accès libre sur le site web YouTube, que ce soit sur la chaîne personnelle de Peterson, de compagnies privées, ou bien de particuliers (parfois sous la forme d'extraits). Bien que des dizaines de vidéos supplémentaires aient été visionnées pour ce travail, seules celles touchant directement aux thèmes et sous-thèmes présents dans l'analyse séquenciée ont été retenues. De plus, puisque Peterson répète certains propos dans plusieurs vidéos, seulement vingt-trois parmi toutes celles visionnées sont citées afin d'alléger le texte.

Difficultés et limites

Deux difficultés semblables sont présentes dans mon entreprise. La première réside dans la classification d'un énoncé comme étant « masculiniste » ou « antiféministe » en ne le considérant que par lui-même. Par exemple, si une personne mentionne que les hommes ont un taux de suicide plus élevé que les femmes, cela ne devrait pas suffire

à qualifier cette personne (ou ses propos) d'antiféministe. Plutôt, il est impératif de considérer les effets d'un tel énoncé, de même que les objectifs de l'énonciateur. Afin de déterminer si un énoncé sur le taux de suicide plus élevé des hommes est antiféministe, il faudrait donc déterminer si cet écart statistique est mobilisé afin d'améliorer un programme de prévention du suicide, ou s'il est mobilisé afin de discréditer le féminisme, de construire un portrait victimaire des hommes, d'éviter les questions féministes ou de présenter un portrait tronqué et malhonnête d'une situation.⁶

La deuxième difficulté réside dans la pluralité des féminismes et leurs incompatibilités théoriques (et même parfois politiques). Par exemple, les prémisses du féminisme différentialiste – qui distingue les qualités et rôles des femmes et des hommes en deux groupes complémentaires, le tout dans une optique essentialiste – sont difficilement conciliables avec une analyse féministe radicale ou queer du genre. Comme pour la première difficulté, la deuxième nous empêche de qualifier d'antiféministe par lui-même un propos naturalisant, biologisant ou essentialisant. Mais encore, cette pluralité de féminismes nécessite de considérer qu'une critique d'un féminisme – voire *du* féminisme – n'est pas immanquablement antiféministe. Tout comme pour la première difficulté, il sera nécessaire de considérer un énoncé dans la totalité de son propos, soit en conjonction avec les autres énoncés, ses prémisses, et ses conclusions.

⁶ Pour une analyse dédiée à cette exacte question, voir le texte « Le chant des vautours : de la récupération du suicide des hommes par les antiféministes » de Francis Dupuis-Déri (2015a) dans le recueil *Le mouvement masculiniste au Québec: l'antiféminisme démasqué* (Blais et Dupuis-Déri, 2015).

J'espère surmonter ces limites en accordant une importance particulière au rôle joué par les propos de Peterson. Ce faisant, je démontrerai comment ceux-ci convergent et se confondent de manière à empêcher l'existence du féminisme (section 4.1 et Discussion).

ARGUMENTATION

1.1. Le masculinisme

La présente section et les deux suivantes sont dédiées à l'analyse thématique. J'y présenterai les différents propos énoncés par Peterson qui se rattachent directement aux trois thèmes choisis – « masculinisme » (1.1), « antiféminisme » (1.2) et « signification et “sacré” » (1.3) – en les organisant par sous-thème (voir l'*Annexe A* pour la liste des thèmes et leurs sous-thèmes). Je débiterai ici avec le masculinisme.

Le sous-thème le plus fréquemment abordé par Peterson est sans l'ombre d'un doute celui de la réussite scolaire et du décrochage des garçons à l'école. Il affirme aussi que les hommes fuient les universités à cause de l'emprise de la doctrine postmoderne et néomarxiste (British GQ, 2018; Channel 4 News, 2018; Jordan B Peterson, 2017a). Plus précisément, les sciences humaines seraient littéralement hostiles aux hommes puisqu'elles les blâment, les présentent exclusivement comme des oppresseurs et qualifient de tyranniques leur ambition et leur franc-parler (Jordan B Peterson, 2017b). Selon cette doctrine postmoderne et néomarxiste, l'histoire de la relation entre les hommes et les femmes serait caractérisée fondamentalement par le pouvoir et se traduit par l'esclavage des femmes par les hommes (British GQ, 2018). Peterson ajoute qu'au rythme actuel, il ne restera plus d'hommes en sciences humaines dans une dizaine d'années (*Ibid.*). Finalement, il émet l'hypothèse que les hommes pourraient les quitter parce qu'ils ne savent pas comment compétitionner (et dialoguer) avec les femmes :

« tu ne peux te relâcher complètement. Si tu gagnes, tu es un intimidateur. Si tu perds, tu es simplement pathétique. » (Jordan B Peterson, 2017b)

Concernant les relations entre les hommes et les femmes, Peterson affirme que, pour les relations à long terme, les femmes cherchent à rencontrer un homme aux statut socio-économique (SSE) et QI supérieurs ou égaux aux leurs, tandis que les hommes cherchent une femme aux SSE et QI inférieurs ou égaux (Jordan B Peterson, 2014). Or, puisque les femmes sont davantage présentes dans le marché du travail, beaucoup d'hommes seraient dans l'impossibilité de répondre à ces critères, et seule une minorité d'hommes auraient « accès » à la majorité des femmes. La même situation existerait dans le « marché sexuel ». De plus, Peterson s'inquiète de l'effet (inconnu) des nouvelles applications de rencontre tel Tinder (Jordan B Peterson, 2017c). Finalement, il précise que les femmes sont attirées par le SSE et la générosité, tandis que les hommes choisissent davantage selon l'apparence physique (Jordan B Peterson, 2014).

Quant au divorce et à la garde des enfants, Peterson victimise les pères en affirmant que 85% des pères sont mécontents avec le présent modèle puisqu'on leur refuserait une garde partagée également (British GQ, 2018). Il ajoute que l'absence des pères est davantage due à ce premier point qu'à un désistement des pères (drwarrenfarrell, 2021).

Les thèmes du suicide et de la violence faite hommes ne sont qu'effleurés et sont spécifiquement utilisés lorsque Peterson tente de poser l'équivalence de la victimisation et de l'oppression des hommes à celle des femmes, réfutant ainsi la

conceptualisation féministe du patriarcat (ex. : Channel 4 News, 2018). Dans le même ordre d'idées, les statistiques qu'il emploie sont généralement combinées à d'autres statistiques qui présentent les hommes comme désavantagés. Voici une citation tirée de son entrevue chez *British GQ* qui résume son point de vue :

Seule une très faible proportion d'hommes sont davantage puissants et en santé. La plupart des personnes mécontentes sont des hommes, la plupart des personnes dans la rue sont des hommes, la plupart des personnes victimes de crimes violents sont des hommes, la plupart des personnes qui se suicident sont des hommes, la plupart des personnes qui meurent dans les guerres sont des hommes, la plupart des personnes qui réussissent moins bien à l'école sont des hommes. Où est la domination? Vous pouvez dire que [la plupart des personnes violées sont des femmes], mais ce n'est pas une preuve de l'existence du patriarcat. Ça signifie simplement que des choses terribles arrivent aux deux genres. [...] Le fait qu'il y ait des asymétries n'a rien à voir avec votre argument de base. Même s'il y a une structure patriarcale à un certain degré, la base de sa structure n'est pas le pouvoir, c'est la compétence. S'il y a plus de plombiers, ce n'est pas parce qu'il y a des bandes errantes de plombiers tyranniques. (British GQ, 2018)

En somme, Peterson présente un portrait qui victimise les hommes tout en délégitimant au passage le féminisme (parfois par l'entremise du postmodernisme et du néomarxisme). Il affirme globalement que les difficultés rencontrées par les femmes ne sont pas causées par un système patriarcal injuste, et que les deux genres souffrent selon des paramètres qui leur sont propres.

1.2. L'antiféminisme (et le féminisme)

Concernant la biologie et l'essentialisme, Peterson observe les différences de genre depuis sa position de psychologue clinicien et spécialiste des différences de personnalité entre les genres, c'est-à-dire des différences entre leurs « traits de personnalité »⁷. Il affirme que les femmes sont davantage névrotiques et agréables (compatissantes et polies) en s'appuyant notamment sur le modèle du *Big Five*⁸, une taxonomie qui regroupe les traits de personnalité en cinq facteurs — (1) l'ouverture à l'expérience, (2) la conscienciosité, (3) l'extraversion, (4) l'agréabilité et (5) le neuroticisme (DoctorOz, 2018; Jordan B Peterson, 2014). La plus grande distinction résiderait toutefois au niveau des préférences : les femmes penchent vers les personnes et les hommes vers les choses. Peterson spécifie que les femmes et les hommes sont plus semblables que différents, et que les plus grandes différences se situent aux marges. Il martèle à plusieurs reprises l'argument selon lequel plus un pays est égalitaire, plus la distinction entre les genres s'agrandit. Cet effet culminerait dans les pays scandinaves, considérés comme les plus égalitaires, où la distinction entre les traits de personnalité et les choix de carrière sont les plus grands (Peterson, 2018b). Cette corrélation constitue pour Peterson la preuve ultime d'une distinction naturelle entre les genres : là où la variable sociale est « anéantie », il ne reste que l'hypothèse

⁷ Les traits sont des aspects de la personnalité, des « modèles habituels de comportement, de pensée, et d'action, ceux-ci étant relativement stables dans le temps » (*Théorie des traits*, consulté le 3 Janvier 2022). On les utilise en psychologie afin de comprendre les différences individuelles de comportement et d'expérience (John et Srivastava, 1999).

⁸ Le modèle du *Big Five* émerge dans les années 1980 (*Big Five traits de personnalité*, consulté le 3 janvier 2022; John et Srivastava, 1999).

des différences naturelles (DoctorOz, 2018). Conjointement, le psychologue critique fréquemment le point de vue adverse, soit celui du constructivisme social, qu'il associe aux néomarxistes et aux postmodernistes. Il affirme à cet effet qu'une « égalité des résultats » serait impossible puisque l'humain n'est pas infiniment malléable, en plus de nécessiter une pression sociale tyrannique et extrêmement dangereuse (Channel 4 News, 2018)⁹. Tout de même, Peterson affirme qu'il est possible de modeler la société dans une certaine limite.

Quant au thème de la hiérarchie, Peterson la pose non seulement comme naturelle (et inévitable), mais souhaitable. Pour lui, les hiérarchies sont présentes partout à l'intérieur du règne animal et il affirme qu'elles étaient déjà présentes chez les crustacés, « ancêtres » des humains il y a 350 millions d'années (Peterson, 2018a). Même s'il reconnaît l'effet contradictoire qu'elle peut avoir chez différentes espèces, Peterson mentionne fréquemment que la sérotonine (un neurotransmetteur) est présente chez elles toutes et qu'elle est un indicateur du caractère naturel des hiérarchies. Plus précisément, il affirme que le taux de sérotonine chez un individu est fortement lié à sa position hiérarchique intraspécifique, phénomène que les psychologues tarderaient à reconnaître (PowerfulJRE, 2018). Cela dit, Peterson explique que l'objectif de sa comparaison entre les humains et les crustacés n'est pas d'organiser nos sociétés humaines comme ces derniers le font. Plutôt, il souhaite démontrer que les hiérarchies

⁹ Pour Peterson, les tenants du constructivisme social attribuent toutes les différences de genre à l'apprentissage, et donc exclusivement à la société.

ne découlent pas du capitalisme ou du patriarcat (DoctorOz, 2018). À cet effet, il affirme que les hiérarchies ne sont pas fondées sur un pouvoir (de dominance) mais bien sur la compétence (British GQ, 2018). Incidemment, les hiérarchies actuelles devraient être considérées comme légitimes. C'est notamment à travers ce raisonnement que Peterson justifie les asymétries entre les hommes et les femmes, qui ne seraient que la conséquence d'un système méritocratique. Cependant, il prévient que nous devons rester vigilant face aux hiérarchies puisqu'il existe un réel danger qu'une hiérarchie naturelle « dégénère en tyrannie affamée de pouvoir de manière à ce que ce ne soit plus la compétence [mais bien] des machinations politiques, et des jeux, et la tyrannie qui produisent la différenciation. » (PowerfulJRE, 2018)

Lorsqu'on lui demande sa position sur l'égalité des hommes et des femmes, le psychologue répond que cela dépend du type d'égalité dont on parle. Pour lui, une égalité des chances est souhaitable, mais pas une égalité des résultats. La première serait déjà présente dans les sociétés libérales, alors que la deuxième n'est guère souhaitable (Channel 4 News, 2018; British GQ, 2018). De la même manière, Peterson s'oppose à la discrimination positive et aux quotas fondés sur l'identité puisqu'il considère les politiques de l'identité (*identity politics*) comme découlant du féminisme radical, du postmodernisme et du néomarxisme. Et pour Peterson, accepter une politique identitaire signifie accepter *de facto* la priorisation du groupe sur l'individu (abcqanda, 2019). Malgré les différences observées quant à la situation des femmes et des hommes au cours de l'histoire, il affirme que leur relation aura été mutuellement

bénéfique, les deux coopérant afin de lutter contre « la catastrophe absolue de l'existence. » (British GQ, 2018) Il explique que les femmes ont été reléguées à la sphère privée pour des raisons sanitaires, et que leur (ré)apparition dans le domaine public est due au développement de technologies (toilettes, tampons et contraception) (DoctorOz, 2018; British GQ, 2018).

Concernant la tradition, Peterson explique qu'elle est cruciale puisqu'elle contient le précieux savoir collectif généré par les générations précédentes (en cela, Peterson apparaît traditionnaliste). Ce savoir est transmis de génération en génération non seulement à travers les institutions, mais aussi à travers les histoires, les comptes, les légendes et les mythes (Peterson, 1999). Il est d'autant plus précieux que la société est le résultat de mécanismes tellement complexes qu'il est difficile de la stabiliser et de la faire fonctionner convenablement. Dans la même lancée, Peterson affirme que « nous jouons avec les structures fondamentales de notre société à notre grand péril » (DoctorOz, 2018). Pour cette raison, il craint par exemple les effets de la libéralisation du divorce sur les enfants puisque les études démontreraient que deux parents valent mieux qu'un (*Ibid.*). Sans proposer de solution puisque « le tout n'est pas clair », il précise que cette libéralisation peut être positive pour les femmes (et les hommes) mariées, mais il laisse sous-entendre du même souffle que les adultes ont d'abord une responsabilité envers leurs enfants (Skavlan, 2018). Peterson conteste aussi le rapport de la société moderne avec la sexualité. Il s'inquiète particulièrement des effets de la pilule contraceptive puisqu'elle aurait « probablement » mené à sa

« pornographisation » (nuisant aux participants et aux spectateurs), à une libéralisation des expériences sexuelles des femmes (profitant à une minorité d'hommes et créant un ressentiment chez les autres), à une diminution du niveau de bonheur chez les femmes (« peut-être qu'elles seraient plus heureuses en tant que mères »), et à la diminution de la valeur du travail des hommes... (Jordan B Peterson, 2017c; Breitbart News, 2018)

Alors, que dit Peterson du progrès ? Selon lui, le progrès est possible exclusivement par des individus, en particulier par des « Héros » (archétype néo-jungien présenté plus loin) qui se prennent en main et réévaluent le savoir traditionnel. Dans cette perspective individualisante, il affirme que la politique prend racine au cœur de l'individu (DoctorOz, 2018). Pour Peterson, le savoir traditionnel doit être réévalué seulement lorsqu'il n'est plus adéquat, sans quoi une société devient dogmatique. Toutefois, dans sa perspective, il est rare qu'une société atteigne une somme suffisante de « non fonctionnalité » qui légitime de changer son mode de fonctionnement. En effet, Peterson conçoit la société comme un composé de structures si complexe qu'il est quasi impossible d'obtenir les résultats recherchés par les différentes politiques. Ainsi, il est d'avis que les changements doivent se faire de manière incrémentale et qu'il faille accorder un budget important afin de surveiller les effets des nouvelles politiques et technologies, ce qui serait contraire au *modus operandi* actuel (*Ibid.*). Appliquée aux dynamiques de genre, cette logique mène Peterson à craindre tout changement bouleversant celles-ci. Considérant les relations traditionnelles de genre comme fonctionnelles (de même que la « féminité » et la « masculinité » traditionnelles), il

perçoit comme dangereuses les entreprises féministes qui les critiquent et cherchent à les altérer. Il s'inquiète par exemple de la plus grande mixité dans les milieux du travail puisqu'elle serait liée à « une détérioration rapide en termes de relation entre les hommes et les femmes » (VICE News, 2018).

En ce qui concerne le postféminisme, soit le mythe selon lequel le féminisme est dépassé puisque l'égalité entre les genres serait déjà acquise (Descarries, 2005; Dupuis-Déri, 2015c), Peterson affirme que l'égalité des opportunités existe déjà (ex. : Channel 4 News, 2018 et British GQ, 2018). Qui plus est, les femmes – du moins en Occident – n'auraient jamais été opprimées (Channel 4 News, 2018) : l'acquisition du droit de vote des femmes ne serait pas dû au féminisme et aux mouvements de femmes luttant contre l'oppression patriarcale, mais bien à l'avènement de nouvelles technologies (infrastructures et serviettes sanitaires, tampons, pilule contraceptive)¹⁰. Lorsqu'on lui demande s'il est antiféministe, il répond qu'il est en faveur de l'égalité des hommes et des femmes et qu'il lutte simplement contre le « féminisme radical », qui serait une politique du ressentiment (abcqanda, 2019).

De manière générale, Peterson semble en accord avec les féministes libérales qui aspirent à une égalité entre les hommes et les femmes, à condition qu'elles rejettent comme lui les nouvelles formes de féminisme et leurs analyses en termes d'oppression

¹⁰ Notons que cet argument de Peterson est historiquement faux puisque le tampon et la pilule contraceptive ont vu le jour quelques décennies après l'acquisition du droit de vote des femmes, tandis que les serviettes sanitaires modernes étaient peu utilisées.

(et donc le concept de « patriarcat »), en plus de s'inquiéter du postmodernisme et de son effet « corrupteur » sur les universités (on peut penser à son échange avec Camille Paglia : Jordan B Peterson, 2017b). Réitérons tout de même que Peterson refuse de se déclarer tant antiféministe que (pro)féministe (ex. : abcquando, 2019).

Parfois associée au postféminisme, l'analyse individualisante est très présente dans le discours de Peterson. En effet, il généralise constamment différentes statistiques psychologiques afin d'expliquer de manière réductrice certains phénomènes sociaux (Grannis, 2019). D'un côté, il affirme que les femmes sont moins payées que les hommes principalement parce qu'elles sont plus « agréables » (un des cinq traits de personnalité du modèle des *Big Five*) et parce qu'elles sont attirées vers des carrières moins payantes – qu'elles choisissent d'ailleurs volontairement. Dans la même perspective, Peterson soutient qu'une « analyse multivariée de l'écart salarial [entre les hommes et les femmes] montre qu'il n'existe pas » (Channel 4 News, 2018). Cette explication par les traits de personnalité s'inscrit dans la perspective évolutionniste du psychologue, pour qui les traits observés aujourd'hui chez les femmes comme chez les hommes sont le résultat de la sélection naturelle. Or, comme le souligne Jonas (2010, p. 206), pour la psychologie évolutionniste, « le constat des différences devient l'explication de la différence ainsi naturalisée, rationalisée, mieux encore : légitimée par la science ». D'un autre côté, Peterson considère les revendications identitaires comme pathologiques puisque l'association au groupe est caractéristique d'un stade de développement associé à l'enfance (Peterson, 1999). Comme mentionné

précédemment, il croit au contraire que le changement prend racine dans l'individu. Il considère même que l'individualité est la grande idée de l'Occident (PowerfulJRE, 2018) : elle permettrait plus de liberté pour les individus, en plus d'éviter l'extériorisation du blâme et le ressentiment (*Ibid.*; DoctorOz, 2018).

1.3. Signification et « sacré » : le Chaos, l'Ordre et le Héros

Je présenterai dans cette section quelques sous-thèmes qui constituent des concepts propres à Peterson et qui servent de clé de voute à ses analyses. Je procéderai ici différemment des précédents thèmes : plutôt que de présenter les sous-thèmes l'un après l'autre, ils seront enchevêtrés.

En s'appuyant principalement sur l'œuvre du psychanalyste Carl Jung, Peterson explique que le domaine du connu est catégorisé dans l'inconscient collectif par l'archétype néo-jungien d'*Ordre* et celui de l'inconnu par le *Chaos*. Un troisième archétype, le *Héros*, représente la personne qui se situe entre les deux : il explore le *Chaos* afin de créer l'*Ordre*, et replonge dans le *Chaos* lorsque l'*Ordre* ne correspond plus à la réalité (et doit conséquemment être mis à jour). L'inconscient collectif étant chez Jung l'équivalent psychique de l'instinct, tous les archétypes et sous-archétypes seraient présents dans toutes les sociétés humaines. Toutefois, un même archétype peut varier dans sa présentation d'une culture à l'autre, ou avoir plusieurs équivalents dans une même culture. Voici un passage de *Maps of Meaning* qui résume bien la

signification des trois archétypes et qui nous montre l'amplitude et le flou de chacun

d'eux :

L'inconnu est le territoire inexploré, la nature, l'inconscient, la force dionysiaque, le ça, la Grande déesse Mère, la reine, la matrice, la matriarche, le contenant, l'objet qui sera fertilisé, la source de toutes choses, l'étrange, l'inconscient [sic], le sensuel, l'étranger, la place du retour et du repos, le gouffre de la terre, le ventre de la bête, le dragon, la méchante belle-mère, le profond, le fécond, l'enceinte, la vallée, la fissure, la caverne, l'enfer, la mort et la tombe, la lune (maître de la nuit et la mystérieuse obscurité), l'incontrôlable émotion, la matière et la terre. Toute histoire faisant allusion à n'importe lequel de ces phénomènes implique instantanément chacun d'entre eux. [...]

Le connaisseur est l'explorateur créatif, le moi, le je, le phallus, la charrue, le sujet, la conscience, l'illuminé ou l'éclairé, le filou, le fou, le héros, le lâche; l'esprit (en opposition avec la matière, en opposition au dogme); le soleil, fils de l'inconnu et du connu (fils de la Grande Mère et du Grand Père). Le personnage central de l'histoire doit jouer le rôle du héros ou de fourbe; doit représenter le soleil (ou, alternativement, son adversaire – le pouvoir qui oppose éternellement le « dominion de la lumière »).

Le connu est le territoire exploré, la culture, le contrôle apollinien, le surmoi, la conscience, le rationnel, le roi, le patriarche, le vieil homme sage et le tyran, le géant, l'ogre, le cyclope, l'ordre et l'autorité et le poids écrasant de la tradition, le dogme, le ciel du jour, le campagnard, l'île, les hauteurs, les esprits ancestraux et l'activité des morts. L'autorité et ses dangers joue un rôle central dans les comptes intéressants, parce que la société humaine est hiérarchique, et parce que le monde social organisé est omniprésent. [...]

L'inconnu est yang, froid, sombre et féminin; le connu, yin, chaud, et masculin; le connaisseur est l'homme vivant dans le Tao, sur le fil du rasoir, sur le chemin droit et étroit, sur la bonne voie, dans la signification, dans le royaume du paradis, sur le sommet de la montagne, crucifié sur les branches de l'Arbre du Monde – est

l'individu qui sculpte volontairement l'espace entre la nature et la culture [...] (Peterson, 1999, p. 103-104).

Nous voyons que Peterson brosse un portrait qui offre un rôle premier à l'individu, lui-même jouant le rôle d'intermédiaire entre le Chaos (l'inconnu, la nature) et l'Ordre (le connu, la culture). Le rôle de cet individu est celui d'un Héros qui, dans ce qu'on pourrait comparer à un processus de développement personnel, non seulement organise le Chaos (inconnu) en Ordre (connu), mais réévalue continuellement ce deuxième en replongeant dans le premier. Toutefois, il procède à cette réévaluation uniquement lorsqu'il y a dissonance entre un résultat attendu et la réalité. En d'autres mots, une réévaluation de nos croyances et de nos institutions est de mise lorsque celles-ci nous mènent devant une impasse.

Selon Peterson, il est nécessaire que chaque individu joue le rôle d'un Héros qui terrasse le « Dragon du Chaos », c'est-à-dire celui qui distingue l'Ordre du Chaos. De plus, il doit éviter de se situer excessivement dans l'un ou l'autre, car cela aurait des effets désastreux non seulement pour lui, mais aussi pour la société : un individu ne devrait se résigner ni au Chaos (imprévisibilité, danger, peur, violence, nihilisme...), ni à l'Ordre (dogmatisme, tyrannie, abus de pouvoir...).

Les dangers que représentent un excès d'Ordre ont une importance particulière chez Peterson : il mentionne qu'au moment d'écrire *Maps of Meaning*, il cherchait simultanément à comprendre les horreurs commises au 20^e siècle par les régimes totalitaires et à éviter qu'elles se reproduisent (The Telegraph, 2021). Plus

spécifiquement, il était effrayé par la possibilité que *lui-même* puisse parvenir à participer à ces horreurs... en jouant par exemple le rôle d'un simple garde à Auschwitz. À la suite d'une longue réflexion qui influencera profondément son œuvre, Peterson conclut que nous devons reconnaître notre capacité pour le mal et devenir de meilleures personnes, puisque nous sommes à ce titre trop puissants pour ne pas être meilleurs (*Ibid.*). En somme, il considère l'individu comme sacré (RSA, 2018) et mise sur la responsabilité individuelle et le développement personnel afin de prévenir les atrocités commises à grande échelle.

2.1. Raisonner comme Peterson, ou la nécessité de l'individuation

Après avoir présenté sommairement les propos de Peterson, la présente section s'attardera à expliquer l'objectif principal derrière la pensée du psychologue, soit la recherche de l'individuation. À cette fin, j'expliquerai comment l'individu procède afin d'atteindre cette dernière, mais encore les avantages qu'offre le groupe et les dangers qu'il représente.

Malgré tous les dangers auxquels Peterson l'associe, l'identité de groupe aurait un rôle important à jouer : pour l'individu, elle est un atout indispensable en bas âge puisqu'elle permet une certaine discipline et la prévisibilité de ses actions (Peterson, 1999, p. 234). De plus, le groupe existe comme une frontière entre l'individu et l'inconnu, lui montrant comment agir adéquatement et le protégeant de la peur

paralysante engendrée instinctivement par une situation inconnue (p. 262). Grâce à la capacité naturelle de l'humain pour l'imitation, l'enfant apprendrait naturellement le comportement approprié en imitant ses pairs et en « absorbant la culture » (p. 75). Or, cette transmission des apprentissages ne se ferait pas que par une imitation directe de l'action. En effet, il serait possible pour l'individu d'apprendre par une sorte d'exploration mentale. Ce type de transmission serait l'un des deux objectifs principaux du mythe, un outil qui permet de transmettre l'agir approprié par schéma d'actions plutôt que sous la forme d'actions spécifiques.

Selon Peterson, la transmission des apprentissages liés à l'action est extrêmement complexe, et ce à un point tel qu'elle serait impossible à verbaliser directement. En effet, il faudrait d'abord représenter les apprentissages sous forme d'archétypes – des schémas d'actions – qui seront ensuite inscrits dans des récits. Suivant une progression linéaire, les apprentissages liés à l'action seraient progressivement synthétisés dans différents types de récits, où chaque fois ils seraient de plus en plus abstraits. Ainsi, le mythe et la religion – les deux types de récits les plus aboutis – seraient des guides nous instruisant à l'aide de schémas d'actions, ceux-ci présentant et mettant en relations les divers archétypes dans leur forme la plus synthétisée. Pour Peterson, ce processus est l'unique chemin qui puisse rendre intelligibles les apprentissages liés à l'action¹¹. Il

¹¹ Peterson résume ce processus comme ceci dans *Maps of Meaning* : « c'est seulement après que la sagesse comportementale (procédurale) soit devenue "représentée" dans la mémoire épisodique et dépeinte dans le drame et la narration qu'elle devient accessible à la formulation verbale "consciente" et à la modification potentielle dans l'abstraction. [...] Le comportement est imité, puis abstrait dans le jeu,

s'agirait donc d'un processus préalable à la discussion des comportements en société. Bref, dans la perspective de Peterson, « le mythe est l'intermédiaire entre l'action et la représentation linguistique de l'action » (p. 75), et seulement par la suite elles pourront être critiquées par la philosophie et la rationalité¹².

Le cœur du processus de transformation de la sagesse procédurale en formulation verbale résiderait donc dans les archétypes : ce sont eux qui représentent lesdits schémas d'actions à l'intérieur des mythes, en plus d'offrir la possibilité de comprendre s'il faudrait entreprendre ou non tel type d'actions. Mais encore, les mythes (et les religions) permettraient, à travers leurs récits, de comprendre comment les archétypes interagissent entre eux, et donc comment ils doivent être hiérarchisés lorsqu'ils sont conflictuels¹³.

Comment pouvons-nous alors expliquer que Peterson soit effrayé par le groupe et le combatte avec tant d'ardeur si celui-ci transmet un savoir et une sagesse inestimables? En fait, l'imitation du groupe ne serait bénéfique qu'en début d'existence et correspondrait à un stade de développement temporaire. L'imitation permettrait donc de nous guider en bas âge, certes, mais devrait être ultimement transcendée en procédant à l'individuation (passage souvent ritualisé et représenté par la transition

formalisé dans le théâtre et les histoires, cristallisé dans le mythe et codifié dans la religion [pour ensuite être critiqué par la philosophie et rationalisé a posteriori]. » (p. 78)

¹² La transmission par le mythe comprendrait plusieurs avantages. Notamment, les « synthèses » qu'elles contiennent sont bénéfiques à la rétention d'information (en plus de faciliter son partage), et les récits peuvent être perfectionnés à travers le temps.

¹³ Peterson utilise l'expression « hiérarchie des valeurs » afin de représenter cette hiérarchisation.

entre l'adolescence et l'âge adulte). Transcender le groupe et adopter le rôle de Héros – celui représenté continuellement dans les différents mythes – serait absolument nécessaire : dans le cas inverse, lorsque l'identification au groupe est perçue comme la fin du développement, l'individu arrête celui-ci prématurément et n'atteint pas le stade ultime qu'est l'individuation. Et lorsqu'il n'atteint pas ce dernier, l'individu reste dogmatique, soit inapte à réfléchir et à s'adapter.

Une personne qui n'atteint pas l'individuation est considérée par Peterson comme pathologique (p. 234). Celle-ci n'aurait d'autre choix que d'adhérer volontairement au mensonge (envers soi-même autant qu'envers les autres) puisqu'elle refuse de considérer toute nouvelle information qui serait une anomalie dans son cadre de pensée. Il s'agit d'une offense très grave pour Peterson puisque cette personne « choisit son propre jeu, crée ses propres règles et triche », cette tricherie étant « le rejet du procédé de la conscience elle-même. » (p. 332) Incidemment, elle possèdera une hiérarchie de valeurs pathologique, et ne sera pas à même de reconnaître une « divinité » morte. (p. 234)

Le groupe – figure du passé et chose fixe – ne serait pas apte à faire face aux problèmes du présent avec la sagesse des morts; d'où l'importance du Héros, qui aura « acquis les aptitudes et savoirs des morts, mais porte l'intelligence dynamique des vivants » (p. 234). Tandis que le groupe protège l'enfant du Chaos, « le Héros est chez lui dans le territoire inexploré – est ami de l'étranger, oreille accueillante envers la nouvelle idée,

révolutionnaire social discipliné. » (p. 234) Il est celui qui subsume sa capacité pour « l'imitation culturelle » à sa propre capacité d'exploration.

L'individu n'est pas le seul qui puisse être pathologiquement affecté par la pensée de groupe : l'État peut l'être aussi. Ce dernier deviendrait pathologique lorsqu'il pousse à l'extrême l'idée de l'imitation – cette fois appliquée à la loi – et qu'il tente de gouverner tous les détails de la vie individuelle (p. 234). L'État est alors dogmatique, inflexible, et sera éventuellement renversé par un changement brusque de l'environnement. L'esprit qui est sous-jacent à ce totalitarisme serait celui du « diable », caractéristique d'un idéologisme rigide, d'une dépendance au mensonge (ou le refus d'admettre ses erreurs) et du développement de la haine envers soi-même et les autres : « le diable est la rejection volontaire du processus qui rend l'existence supportable, par rancune pour les conditions tragiques de l'existence. » (p. 316) À l'inverse, l'État sain « entraîne l'imitation davantage dans la forme d'une affiliation volontaire (jusqu'à l'établissement de la compétence individuelle et de la discipline). » (p. 234). Ainsi, même si la stabilité est nécessaire et devrait être (en partie) être offerte par l'État, celle-ci passerait surtout par la justice sociale (respect pour le faible) et la religion.

Liés à leur rôle de guides comportementaux, les mythes et religions possèderaient une seconde fonction fondamentale : nous informer sur le monde. À l'intérieur des récits, les catégories d'objets *dans leur totalité* seraient représentées par les divinités. Par « totalité », Peterson entend l'objet en lui-même *et* son effet sur le comportement (p.

113). Cette dyade joue un rôle important dans le discours du psychologue puisqu'il accuse la science moderne (qui aurait démontré sa faillibilité chez l'URSS et l'Allemagne nazie) de ne s'intéresser qu'aux objets eux-mêmes, sans aucun regard pour leur valeur. Contrairement aux mythes et à la religion, la science moderne serait incapable de se prononcer sur ce qui *devrait être*, en plus d'être incapable de le déterminer (p. 9). À l'inverse, les histoires qui nous auraient si bien servies par le passé (p. 5-8) permettraient de réaliser les deux grâce aux archétypes et aux divinités : tandis que les divinités représentent le monde tel qu'il est et annoncent leurs effets sur le comportement, les archétypes guideraient l'action à travers celui-ci. En d'autres mots, les mythes et la religion seraient des outils puissants permettant de comprendre le monde, en plus d'être des guides facilitant sa navigation.

Bref, le groupe est pour Peterson une arme à double tranchant : il est nécessaire en début d'existence puisqu'il permet de protéger l'enfant et lui transmettre la sagesse de ses prédécesseurs, mais il peut ultimement l'enfermer en son sein. La personne qui ne transcendera pas le groupe sera pathologique : elle ne (re)visitera jamais le Chaos, sera dangereuse, dogmatique, tribale, et aura une attitude totalitaire. Le Mal, tout comme le diable, résiderait exactement à cet endroit, soit dans le « rejet volontaire du processus qui rend la vie tolérable, justifié par l'observation des terribles difficultés de la vie. » (p. 328) L'État serait sujet aux mêmes dangers et devrait donc suivre le même processus, la politique ne pouvant être nichée que dans la saine souveraineté de l'individu (DoctorOz, 2018).

2.1.1 Hiérarchie, évolution, et crustacés

Afin d'être cohérente, l'entreprise individualisante de Peterson – la recherche de l'individuation – se doit de légitimer les inégalités et différenciations qui en résultent. Le psychologue trouve cette justification dans le caractère ancien et biologique des hiérarchies, une justification pour laquelle il fut fortement critiqué. Dans le premier chapitre de son livre *12 Rules for Life – « Stand up straight with your shoulders back. »* – il explique la nature biologique de la hiérarchie de dominance et son importance pour le bien être personnel. Pour ce faire, il s'appuie principalement sur une comparaison de la hiérarchisation intraspécifique entre les humains et les homards. Mais encore, il y mêle diverses explications reposant sur des éléments extrêmement variés tels que la fiction *La belle et la bête*, les combats de loups, le Christ, l'ordre de picorage chez les poules, l'évolution, la sélection de partenaires (et j'en passe...). Il explique qu'il existe chez les homards – une espèce vieille de plus d'une centaine de millions d'années – un « système » fondamental qui permet de créer et de conserver une hiérarchie de dominance. Il s'agit de la sérotonine, un neurotransmetteur qui, selon Peterson, est un *système maître* qui module nos perceptions, valeurs, émotions, pensées et actions (Peterson, 2018a, chap. 1).

Loin d'être stable, la quantité de sérotonine varie drastiquement selon la position hiérarchique d'un crustacé, augmentant lorsqu'il est à son sommet et diminuant lorsqu'il est à sa base. Afin de créer une boucle de rétroaction positive permettant aux humains de grimper les rangs de la hiérarchie, Peterson suggère d'imiter la posture

agressive des homards dominants en se « tenant droit avec les épaules en arrière ». Or, comme l'indique Gonçalves, une chercheuse associée au département de neuroscience, physiologie et pharmacologie de l'University College de Londres, la sérotonine est un neurotransmetteur agissant différemment chez divers organismes (Gonçalves, 2018). Par exemple, un homard au sommet de la hiérarchie aura un taux élevé de sérotonine et sera davantage agressif, tandis qu'un humain au sommet de la hiérarchie aura aussi un taux élevé de sérotonine, mais sera moins agressif. De plus, Gonçalves souligne que les comportements liés à la dominance sont issus de mécanismes bien plus complexes chez les humains : non seulement leur système nerveux contient plus de 50 molécules agissant comme neurotransmetteurs, les homards sont tout simplement dépourvus de cerveaux (et l'amygdale, situé dans le lobe frontal, est une structure importante afin d'expliquer les comportements de dominance chez l'humain).

Bien qu'il présente principalement le cas des crustacés, Peterson est convaincu qu'une telle hiérarchie est présente dans l'ensemble du règne animal. Pourquoi choisit-il alors spécifiquement le cas des homards afin de « prouver » l'existence naturelle de la hiérarchie de dominance? D'un côté, parce qu'il s'agit d'une espèce extrêmement simple, extrêmement vieille, et qui possède un ancêtre commun avec l'humain. Or, pour Peterson, plus *vieux* et plus *simple* signifient plus *fondamental*. Il mentionne dans le premier chapitre de *12 Rules for Life* que pour comprendre les mécanismes des organismes complexes, nous devons d'abord comprendre les mécanismes des organismes simples. Ce raisonnement est problématique puisqu'il omet de considérer

les propriétés émergentes des systèmes complexes, de même que le fonctionnement de la sérotonine elle-même (deux éléments soulevés par Gonçalves). D'un autre côté, le cas des homards permet à Peterson d'établir un lien direct entre la hiérarchie, la sérotonine, l'agression et le bien-être... tout en occultant les mécanismes liés à la coopération. Par exemple, il omet de considérer que davantage de sérotonine poussera d'abord les velvets bleus (primates) à l'affiliation et à la création d'un groupe de soutien, à la suite desquelles ils affirmeront leur position dominante par des confrontations agressives¹⁴. Aux yeux de Bailey Steinworth, doctorante en biologie évolutive du développement à l'Université de Chicago, la comparaison qu'établit Peterson entre humains et homards est curieuse : « ce n'est pas qu'il se trompe sur le plan scientifique, c'est juste que son choix est un peu trop commode », écrit-elle dans le Washington Post (2018). Elle ajoute :

Aucun biologiste ne contestera avec Peterson que les hiérarchies de dominance existent probablement depuis longtemps, mais il est également vrai que de nombreux animaux vivent ensemble sans avoir besoin d'affirmer leur dominance les uns sur les autres. [...] Peterson dit à ses lecteurs de s'inspirer d'un animal qui ne supporte pas d'interagir avec sa propre espèce en dehors du sexe. (Steinworth, 2018)

La présence importante de la psychologie évolutionniste dans le discours Peterson s'explique par son désir de prouver que les hiérarchies sont naturelles et non des

¹⁴ Cette information est présente dans le court article encyclopédique cité par Peterson (Ziomkiewicz-Wichary, A. (2016). « Serotonin and Dominance », *Encyclopedia of Evolutionary Psychological Science*).

inventions des systèmes capitaliste et patriarcal (British GQ, 2018). Lors de sa tournée *12 Rules for Life*, il mentionne à plusieurs reprises que les critiques semblent ne pas avoir compris l'objectif de sa comparaison entre l'humain et le homard – et plus globalement l'objectif du premier chapitre – qui est de démontrer que la hiérarchie est ancrée au plus profond de l'humain, et qu'elle n'est conséquemment *pas une construction sociale* (How To Academy Mindset, 2018). En d'autres mots, Peterson souhaite avant tout expliquer par un argument naturaliste les hiérarchies actuelles, ce qu'il tente d'accomplir en pointant vers la composition chimique du cerveau humain. Conséquemment, il dépolitise « les injustices liées aux rapports de genre [et] déplace le problème vers un terrain pseudo-mythique [...] qui participent au maintien de l'ordre patriarcal. » (Grannis, 2019, p. 15)

Non seulement Peterson ancre biologiquement les hiérarchies sociales, il les justifie en les présentant comme le fruit d'une sagesse inestimable (et presque indéchiffrable) accumulée au fil des siècles par les générations. En sanctifiant les dynamiques traditionnelles de genre et en les naturalisant, il procède à une individualisation radicale où la souffrance devient un fardeau personnel plutôt que le fait d'une oppression genrée (*Ibid.*). De plus, les rôles de genre « traditionnels » auraient bénéficié autant aux femmes qu'aux hommes au cours de l'histoire, puisque ce qui est bénéfique pour les hommes serait nécessairement bénéfique pour les femmes, et vice versa (British GQ, 2018). De la même manière, les autres hiérarchies seraient bénéfiques pour toute la société puisqu'elles ont pour fonction de mettre à son service les plus grands talents à

l'intérieur de celle-ci. L'individu devrait donc accepter impérativement que les souffrances sont, comme les hiérarchies, inhérentes à l'existence humaine (Skavlan, 2018). De surcroît, Peterson suggère d'adopter autant de responsabilités qu'il nous est possible de le faire puisque c'est précisément de cette façon que nos souffrances acquièrent une signification (abcquando, 2018; DoctorOz, 2018; Peterson, 2018a; Peterson, 2021). Finalement, prendre des responsabilités permettrait d'éviter de rejeter le blâme envers les autres pour ses problèmes personnels, chose qu'il veut éviter à tout prix.

En somme, Peterson débute son *bestseller* en s'acharnant à démontrer l'existence de la hiérarchie en comparant les humains à leurs « ancêtres » crustacéens. Il procède ainsi non seulement afin d'expliquer comment il faudrait se comporter dans la hiérarchie de dominance, mais encore afin de falsifier le constructivisme social. Il martèle :

Et ceci nous mène à un troisième concept erroné : que la nature est quelque chose de strictement séparée des constructions culturelles qui ont émergé en son sein. L'ordre au sein du chaos et l'ordre de l'Être est d'autant plus « naturel » le plus long il aura perduré. C'est parce que la "nature" est "ce qui sélectionne", et plus une caractéristique existe depuis longtemps, plus elle aura eu de temps afin d'être sélectionnée – et de façonner la vie. Il importe peu que cette caractéristique soit physique et biologique, ou sociale et culturelle. Tout ce qui compte, d'un point de vue darwinien, c'est la permanence – et la hiérarchie de dominance, quelle que soit son apparence sociale ou culturelle, existe depuis environ un demi-milliard d'années. C'est permanent. C'est réel. La hiérarchie de dominance n'est pas le capitalisme. [...] Ce n'est pas le patriarcat – cet artefact culturel jetable, malléable et arbitraire. Ce n'est même pas une création humaine, pas même dans le sens le plus profond du terme. [...] Nous (le *nous* souverain, le *nous* qui existe depuis le début

de la vie) avons vécu dans une hiérarchie de dominance pendant très, très longtemps. Nous luttons pour notre position avant d'avoir une peau, des mains, des poumons ou des os. Il n'y a rien de plus naturel que la culture. Les hiérarchies de dominance sont plus anciennes que les arbres. (je souligne; Peterson, 2018a, chap. 1)

La précédente citation nous permet encore une fois d'observer comment Peterson conçoit l'évolution et la sélection naturelle, de même que la manière dont la hiérarchie s'inscrit selon lui à l'intérieur de celles-ci. D'abord, il est convaincu que l'organisation hiérarchique (hiérarchie de dominance) serait apparue il y a de cela des centaines de millions d'années (avec la sérotonine agissant comme système maître). Ensuite, ce système aurait perduré grâce à la sélection naturelle jusqu'à être aujourd'hui omniprésent et paraître comme « naturel » et permanent. Les humains seraient donc régis par cette hiérarchie de dominance qui aura préalablement régi ses « ancêtres » de la même façon. Finalement, même si la hiérarchie de dominance peut se manifester dans la culture et paraître exclusivement comme un artefact de celle-ci, elle reste une continuité de la nature : la première ne peut être séparée de la seconde.

Un dernier élément concernant le concept de hiérarchie chez Peterson doit être abordé. Bien qu'il présente la hiérarchie de dominance en quelque sorte comme monolithique, il mentionne à l'occasion qu'il n'existe pas une seule mais plusieurs hiérarchies (ex. : PowerfulJRE, 2018 et How To Academy Mindset, 2018). Ainsi, sur le marché du travail par exemple, chacune et chacun détient la possibilité de compétitionner dans les

hiérarchies où iel pourra miser sur ses forces. Et puisque les hiérarchies reposent sur une variété de compétences, elles laissent l'opportunité à toutes et à tous de tirer leur épingle du jeu. Les hiérarchies ne seraient donc pas seulement naturelles et inévitables : elles ne seraient *pas* injustes.

3.1. Le féminisme « diagnostiqué » par Peterson

À l'aide de l'information présentée dans les précédentes sections, comment pouvons-nous synthétiser le discours de Peterson en ce qui concerne le féminisme? Dans les prochains paragraphes, je répondrai à cette question en la scindant en deux sous-questions : 1) *Qu'est-ce que Peterson entend par féminisme?* et 2) *Quels sont les effets du féminisme selon Peterson?* Cette synthèse me permettra ensuite d'analyser de manière critique son discours.

Pour Peterson, la principale caractéristique du féminisme est qu'il s'agit d'un courant de revendication identitaire. Or, toute politique « identitaire » devrait être évitée à tout prix puisqu'elle est nécessairement pathologique, s'inscrivant dans un stade de développement qui n'est adéquat qu'à l'enfance, soit où les individus imitent les comportements du groupe auquel ils s'identifient. L'ultime stade de développement, celui adapté à la vie adulte et aux décisions politiques, serait celui où l'individu transcende le groupe (individuation). Aux yeux de Peterson, les revendications identitaires sont dues à une « possession idéologique », où la personne qui émet les

revendications mobilise sans les critiquer des analyses « marxistes » et « postmodernes ». Cette personne, idéologiquement « possédée », fait nécessairement fi des nouvelles informations qui se présentent à elle et continue de se mentir afin de préserver ses croyances (Peterson, 1999, 2018a, 2021; British GQ, 2018). Conséquemment, les revendications identitaires seraient, d'une part, extrêmement dangereuses. En effet, elles pousseraient à l'autoritarisme et au tribalisme, puis ultimement à des génocides tels ceux commis au 20^e siècle par les nazis et l'URSS suite au ressentiment causé par une extériorisation du blâme. Tel que le note Grannis (2019), ce raisonnement mène Peterson à affirmer que « la philosophie qui guide [la parole de Mao et d'un activiste trans] est la même » (Channel 4 News, 2018). D'autre part, les revendications identitaires empêcheraient les individus de se développer et de prendre leur vie en main.

Les fondements « tribaux » du féminisme ne seraient pas exclusifs à celui-ci. En effet, Peterson adresse les mêmes critiques à toute revendication qu'il associe aux « *social justice warriors* ». Par exemple, il est convaincu que le féminisme, comme les autres idéologies associées aux SJWs, est à la fois néomarxiste et postmoderne. Il serait d'un côté néomarxiste puisqu'il concevrait la relation entre les genres exclusivement comme une lutte de classes entre opprimées (les femmes) et oppresseurs (les hommes). Peterson martèle à cet effet qu'une telle analyse découle de la résurgence du marxisme, celui-ci ayant survécu à la chute de l'URSS et ayant infiltré les universités

occidentales¹⁵ (British GQ, 2018). Qui plus est, les personnes propageant ces analyses néomarxistes seraient mal intentionnées et tenteraient de prendre le contrôle des universités, empêchant toute analyse divergente (Peterson, 2022).

D'un autre côté, le féminisme serait postmoderne, ce qui signifie pour Peterson qu'il rejette les sciences « dures » comme la biologie et la psychologie évolutionniste afin d'adopter un point de vue « relativiste » et « constructiviste » (*Ibid.*; Jordan B Peterson, 2017b). À l'instar de plusieurs autres concepts, Peterson utilise ces derniers de manière complètement caricaturale : par « relativiste » il entend que les opinions, façons de vivre ou préférences se valent toutes équitablement; par « constructiviste » il entend que les humains seraient infiniment malléables, sans regard pour la biologie (*Ibid.*). Dans les faits, la critique féministe caricaturée par Peterson affirme que la psychologie tend à réifier plutôt que révéler les différences entre les femmes et les hommes. Et cela est d'autant plus vrai dans le cas de la psychologie évolutionniste, celle-ci présentant les différences de pensée, comportement et caractéristiques physiques comme « le résultat de l'évolution soumise aux mécanismes de la sélection naturelle et de la sélection sexuelle » (Jonas, 2010, p. 205). En d'autres mots, la psychologie évolutionniste réifie les différences en les naturalisant et les essentialisant, et s'appuie principalement sur une sélection réductrice de données et de théories jugées caduques (*Ibid.*, p. 206). Quant aux critiques réellement postmodernes, celles-ci questionnent

¹⁵ L'infiltration des universités occidentales par des marxistes est une théorie du complot largement répandue. Elle voudrait que les théoriciens « marxistes » de l'école de Francfort aient infiltré l'Occident après qu'ils aient fui l'Allemagne nazie en 1933, peu après la montée au pouvoir d'Hitler (Jamin, 2009).

directement la relation qui existe entre le savoir et le pouvoir. Selon Marecek (2002), on peut la résumer en trois points centraux, soit :

[...] qu'il ne peut y avoir de connaissance prédiscursive qui soit exempte des valeurs et des hypothèses de son cadre social; que la connaissance est toujours située et que tout connaisseur n'a accès qu'à une vérité partielle; et que l'identité sociale d'un chercheur façonne inévitablement le processus de recherche. (Marecek, 2002, p. 24)

Ainsi, une critique féministe, même lorsque véritablement postmoderne, ne chute ni dans un relativisme absolu, ni dans un constructivisme absolu. Elle affirme simplement que la psychologie est une (re)description de la réalité plutôt qu'une révélation complète et objective, et que les concepts tels que les traits de personnalité (re)décrivent les expériences sociales en qualités internes. Ainsi, les psychologues postmodernes préfèrent écouter les personnes à les catégoriser à l'aide d'une batterie de tests, cette première méthode leur permettant de se rapprocher de la réalité psychologique de leurs patients (*Ibid.*, p. 19).

Jumelant sa critique des politiques identitaires et son opposition au marxisme, Peterson considère le concept féministe de « patriarcat » comme réducteur et erroné. Pour lui, le patriarcat réfère à un joug patriarcal tyrannique (« *patriarchal tyranny* ») où les hommes dominent complètement les femmes. Qui plus est, le concept de patriarcat serait monolithique, en plus d'être considéré par les féministes comme le concept le plus adéquat afin de décrire l'histoire de l'humanité. Lorsque Peterson discute du patriarcat, il le critique en y opposant des statistiques qui présentent les hommes comme

désavantagés (ex. : Channel 4 News, 2018, British GQ, 2018 et Peterson, 2018b). La position de Peterson est qu'il existe en effet des hiérarchies, mais que celles-ci sont des hiérarchies de compétences et non des hiérarchies de pouvoir. Par exemple, les femmes seraient moins payées et moins promues que les hommes parce qu'elles sont trop peu affirmatives, un problème que Peterson souhaite régler en leur suggérant d'améliorer ce trait de leur personnalité (Channel 4 News, 2018). Ici, le peu d'assertivité des femmes est perçu par le psychologue comme un déficit vis-à-vis du taux d'assertivité des hommes. La position du psychologue est donc exactement celle ciblée par les critiques féministes et postmodernes, soit que les dispositions et comportements des hommes sont considérés comme la norme et sont par le fait même légitimés (Marecek, 2002).

Un dernier point central à la conceptualisation du féminisme chez Peterson concerne la distinction entre ce qu'il considère comme le féminisme et le féminisme « radical ». Le psychologue stipule qu'il est en faveur de l'égalité des sexes... pour autant que cela signifie une égalité des *opportunités* et non une égalité des *résultats*. Cela suffit pour qu'il ne soit pas antiféministe à ses propres yeux : il n'est pas en défaveur des droits de vote et de propriété des femmes, ni contre leur présence sur le marché du travail. Toutefois, il s'oppose aux analyses féministes « modernes » qu'il qualifie de « radicales ». Plus précisément, il s'oppose à toute revendication féministe qui dépasserait la conceptualisation libérale de l'égalité des opportunités, soit une conceptualisation qui s'arrête grossièrement à l'égalité formelle devant la loi et aux

droits de propriété, de vote et à l'éducation. Toutes les autres sont considérées comme des revendications féministes radicales, sans égard pour les différentes approches théoriques et différentes conceptualisations du concept d'égalité¹⁶. Cette position nous permet d'entrevoir la dimension postféministe du discours du psychologue : puisque l'égalité des sexes serait déjà acquise, le féminisme qui persiste va trop loin (il est radical, pathologique et antiscience). À ses yeux, l'absence de discriminations (explicites et flagrantes) permet aux hommes et aux femmes de jouer à armes égales, ce qui aurait pour conséquence de les orienter vers ce qui les intéresse et leur bénéficie le plus. Il n'est donc pas surprenant que Peterson se soit prononcé en défaveur de toute forme de discrimination positive, dont les quotas (abcqanda, 2019). Pour lui, toute forme de discrimination positive se produit au détriment de la compétence. De plus, il s'agirait d'une dangereuse poussée vers le tribalisme. Bref, la perspective libérale de Peterson est exclusivement individualiste, ce qui l'empêche de voir comment l'absence de femmes dans certains domaines peut leur nuire collectivement. Ce désavantage se traduit par exemple par la reconduction de stéréotypes de genre et de systèmes bénéficiant aux hommes, de même que par l'absence de modèles de personnage (*character models*) féminins (Koggel, 1994). Qui plus est, Peterson lie le féminisme « radical » exclusivement à l'égalité des résultats. Or, le féminisme ne recherche en aucun cas cette dernière. Plutôt, il affirme parfois que l'égalité de droits et l'égalité

¹⁶ Jean Bethke Elshtain recense quatre conceptualisations de l'égalité dans les modèles féministes de l'égalité des sexes, soit (1) l'égalité en tant que déclaration de faits ou une description des manières dont les personnes partagent (ou non) des caractéristiques, (2) l'égalité de droits ou l'égalité devant la loi, (3) l'égalité des opportunités et (4) l'égalité de traitement et de respect (Elshtain, 1975).

devant la loi ne sont pas suffisantes afin de garantir une réelle égalité des opportunités. Et parfois, comme dans le cas du féminisme socialiste, il ajoute que l'égalité des opportunités n'est pas une fin souhaitable puisqu'elle ne garantit guère l'égalité de traitement et de respect (Elshtain, 1975).

Bien qu'il affirme ne pas être antiféministe, nous avons pu observer dans la présente section que le discours de Peterson s'avère saturé de critiques et de mises en garde contre le féminisme. Par exemple, le psychologue s'inquiète que « notre conceptualisation de la masculinité soit dominée de plus en plus par des femmes qui ont de terribles troubles de personnalité et qui sont incapables d'avoir de saines relations avec les hommes » (Jordan B Peterson, 2017b). Pour Peterson, le féminisme est davantage une politique du ressentiment (en plus d'être antiscience), qui présente la masculinité – et par extension les hommes – comme fondamentalement néfastes (Peterson, 2019). À titre de preuve de l'emprise généralisée du féminisme, il mentionne comment les jeunes hommes le contactent et se plaignent de se sentir indésirables, fondamentalement mauvais, et de ne jamais recevoir de mots d'encouragement. Le féminisme serait par ailleurs néfaste pour les femmes : la mise en valeur de la carrière en tant que finalité serait un mensonge qui rendraient les femmes malheureuses (Skavlan, 2018).

4.1. Analyse critique d'un discours réactionnaire

À la lumière des informations présentées dans la précédente section, je m'attarderai ici à l'objectif premier de ce travail, soit de déterminer si le discours de Peterson est effectivement antiféministe. Je mobiliserai les thèses réactionnaires identifiées par Hirschman (1991) et la rhétorique de la pente fatale présentée par Angenot (2008) afin de mettre en évidence différentes formes d'opposition au féminisme présentes dans son discours. Mon choix d'utiliser ces thèses n'est en rien novateur puisque l'œuvre pionnière d'Hirschman fut mobilisée avec succès à quelques reprises déjà afin de relever et analyser la rhétorique antiféministe. À titre d'exemples, elles sont mobilisées par Cardoso afin d'analyser l'antiféminisme dans des articles de presse féminine (Cardoso, 2018), par Michaud afin d'analyser l'antiféminisme à l'intérieur de la controverse sur l'écriture inclusive en Grande-Bretagne (Michaud, 2021), et par Gianoncelli afin d'analyser la rhétorique réactionnaire entourant le mouvement *#MeToo* en Grande-Bretagne (Gianoncelli, 2022).

Dans son analyse de la rhétorique réactionnaire (conservatrice) du 18^e siècle à aujourd'hui, l'économiste Albert O. Hirschman relève trois types d'arguments rhétoriques présents dans le discours réactionnaire. Il les présente sous la forme de trois thèses : la thèse de l'inanité, la thèse de la mise en péril et la thèse de l'effet pervers. La première – la rhétorique de l'inanité – est présente dans le discours lorsque celui-ci affirme « que la tentative de changement est abortive, que d'une façon ou d'une autre tous les changements sont, étaient, ou auront été largement de surface, de façade,

cosmétique, donc illusoire, puisque les structures “profondes” de notre société demeurent complètement intactes ». (Hirschman, p. 43). On la repère à plusieurs endroits dans le discours de Peterson. J’en présenterai ici deux occurrences.

D’abord, il affirme que le féminisme radical est un « jeu de dupes » (« *Fool’s game* »; Skavlan, 2018) parce que l’égalité des résultats est impossible. Elle le serait puisque les humains ne sont pas infiniment malléables, contrairement à ce qu’affirmeraient les tenants du constructivisme social. Autrement dit, Peterson ancre les différences expérientielles entre les femmes et les hommes dans la biologie et les traits de personnalité, s’appuyant principalement sur les données scandinaves afin de démontrer la futilité de l’entreprise féministe « radicale ».

Ensuite, les mouvements de femmes de la fin du 19^e siècle et début du 20^e siècle auraient été futiles puisque l’acquisition du droit de vote (entre autres...) par les femmes serait plutôt due au développement des technologies contraceptives et sanitaires. Ainsi, pour Peterson, même lorsqu’un mouvement féministe est légitime, celui-ci est inutile puisqu’il est supplanté par d’autres phénomènes sociaux. En effet, la structure des relations entre les femmes et les hommes évoluerait simplement en fonction d’autres changements historiques importants. De plus, puisque les changements sociaux s’opéreraient « naturellement », toute tentative explicite de modifier cette structure est considérée comme une « volonté politique » vouée à l’échec. Quant aux inégalités observables actuellement, Peterson considère qu’elles ne

sont pas systémiques. Tel que le souligne Lamoureux, cette logique postféministe voudrait que « les inégalités que l'on peut documenter ne sont pas structurelles mais résiduelles, ce qui implique qu'elles pourront se résorber avec l'évolution "naturelle" de la société. » (Lamoureux, 2015, p. 105)

Ce qui nous amène à une deuxième thèse d'Hirschman, soit la rhétorique de la mise en péril. Elle est présente lorsqu'on « affirme que le changement proposé, même s'il peut être désirable, comprendra des coûts ou des conséquences inacceptables d'une forme ou d'une autre. » (Hirschman p. 81) En d'autres mots, il s'agit de la perte d'une chose souhaitable (et qui aura peut-être été acquise difficilement). Le discours de Peterson est saturé de ce type de mise en garde. Il affirme qu'en nous éloignant du discours traditionnel, nous perdrons la discussion primordiale de la relation entre la responsabilité et la signification. Nous perdrons également la notion de valence – soit pour Peterson la hiérarchisation de nos expériences lorsque nous entrons en interaction avec le monde –, qui aura auparavant été transmise dans les histoires et les mythes, et qui nous aurait si bien servi par le passé (Peterson, 1999).

Peterson véhicule le même type de discours en ce qui concerne plus généralement les politiques publiques : rappelons-nous qu'il est convaincu qu'une politique publique ratera toujours sa cible *et* que les effets de celles-ci ne sont présentement pas surveillés. Il est très inquiet par exemple par l'avènement de la pilule contraceptive et la mixité dans les lieux de travail (Jordan B Peterson, 2017c; Vice News, 2018). Dans une

logique complémentaire à celle de l'inanité, Peterson affirme qu'en plaidant pour des changements irréalisables, nous minons concurremment les institutions existantes, celles-ci s'étant développées et consolidées « naturellement ». De plus, le psychologue considère les nouveaux termes associés aux politiques de l'identité et aux théories du genre comme une forme de contrôle du langage et d'imposition de nouveaux mots comparable au régime totalitaire du roman *1984* de George Orwell (Jordan B Peterson, 2018). Selon lui, les nouveaux termes briment les libertés d'expression et de pensée (alors qu'en réalité ils permettent de les agrandir...).

La mise en œuvre de politiques de l'identité signifierait aussi la perte de ce que Peterson considère comme la plus grande « découverte » de l'Occident, soit l'individu. Par le fait même, elle signifierait l'abandon du processus d'individuation et le retour du tribalisme. Pour Peterson, les politiques de l'identité ne sont pas mauvaises en soi :

Le problème avec les politiques de l'identité en tant que mode d'appréhension philosophique est qu'elle repose sur l'idée que la manière appropriée de classer les gens est leur identité de groupe, quelle que soit la formulation fragmentaire que cela puisse prendre dans la multiplicité des manières dont les gens peuvent être divisés en groupes. Et la façon postmoderne classique... et je dirais aussi la façon marxiste de voir le monde – même si ces deux choses ne devraient jamais être autorisées ensemble, elles tendent à l'être – est que l'identité de groupe a la priorité sur l'individu. [...]

Je pense que c'est incroyablement dangereux, car... en partie car lorsque vous partez du principe que les gens devraient être identifiés premièrement par leur groupe; alors vous pouvez aussi leur attribuer une culpabilité de groupe par leur groupe. Et ensuite les choses se dégradent très très (*sic*) rapidement. Et nous n'avons pas manqué de

preuves de ce genre de choses qui se sont produites, disons, tout au long du vingtième siècle. [...]

Si vous êtes partisans, par exemple, de l'égalité des résultats, des quotas... alors vous acceptez *de facto* la proposition selon laquelle c'est l'identité du groupe qui est primordiale, et il y a toutes sortes de dangers associés à cela qui dépassent de loin tout le bien que vous êtes susceptible de faire. (je souligne; abcqanda, 2019)

Ainsi, comme il le dit explicitement dans la précédente citation, les politiques de l'identité comporteraient un coût énorme qui n'en vaudra jamais la chandelle, soit la perte de l'individualisme au profit de la pensée « tribale ».

Un nombre important de mises en péril peuvent être regroupées sous l'étiquette de la « crise » de la masculinité. Rappelons que Peterson adopte tour à tour les arguments masculinistes les plus communs : on observerait un dénigrement de la masculinité, un plus haut taux de suicide chez les hommes, un plus bas taux de scolarité chez les hommes, davantage de violence faite aux hommes, un dénigrement et une marginalisation des pères, une difficulté pour les hommes de draguer... Qui plus est, il considère que l'arrivée des femmes sur le marché du travail est un élément perturbateur que nous devrions surveiller puisqu'elle pourrait avoir un effet néfaste à long terme.

La troisième thèse d'Hirschman concerne la rhétorique de l'effet pervers. On la retrouve lorsqu'un discours stipule que « la tentative de bouger la société dans une certaine direction résultera bien à ce qu'elle bouge, mais dans la direction opposée. » (Hirschman, p. 11) Cet aspect est peut-être le plus apparent dans l'analyse que fait

Peterson des pays scandinaves. Rappelons qu'aux yeux de Peterson, le cas scandinave est la preuve ultime du ridicule de l'entreprise du féminisme « radical » puisque l'égalité des opportunités mènerait à une exacerbation de la disparité entre les genres, soit l'effet inverse de celui désiré (Peterson, 2018b). Dans un autre ordre d'idées, la liberté et l'indépendance promises par le féminisme se retourneraient ultimement contre les femmes. Notamment, l'importance pour les femmes de se concentrer sur leur carrière se retournerait contre elles lorsqu'elles réalisent avoir négligé de fonder une famille et qu'elles éprouvent conséquemment des remords (Skavlan, 2018).

Même si les trois procédés rhétoriques soulevés par Hirschman sont utiles afin de cibler l'aspect réactionnaire du discours de Peterson, l'économiste est critiqué pour avoir été incapable de cibler une de ses formes fondamentales : celle de la pente fatale. Pour Marc Angenot (2008), il s'agit en quelque sorte de l'argumentaire « originel » de la rhétorique réactionnaire. La pente fatale stipule qu'un changement (A) mènera à un changement (B), puis (B) mènera ultimement à une situation (C), où (C) est absolument indésirable. Ainsi, afin d'éviter (C), il faudrait nécessairement renoncer à (A) puisqu'un enchaînement inévitable nous y entraînerait. Au XIX siècle et au début du XXe siècle, par exemple, on affirmait *qu'accorder le droit de vote aux femmes (A) les détournerait de leur devoir maternelle, ce qui détruirait la famille et réduirait le nombre d'enfants (B), ce qui réduirait conséquemment le nombre de futurs ouvriers et de soldats et donc détruirait par le fait même la capacité industrielle et militaire du pays, et ultimement la nation (C).*

La rhétorique de la pente fatale est omniprésente dans le discours de Peterson. On la retrouve, implicitement ou explicitement, chaque fois qu'il mentionne les politiques de l'identité et les quelques concepts qu'il y associe (féminisme, marxisme, postmodernisme, idéologie...). Le plus souvent, la pente fatale que nous présente le psychologue se termine par la menace du retour de régimes totalitaires : tandis que les prémices (A) de sa rhétorique varient considérablement, leurs implications (B) convergent et leurs ultimes conséquences (C) sont toujours les mêmes. Son raisonnement est plus souvent qu'autrement une variation du suivant : *la parité hommes/femmes d'un cabinet politique (A) n'est pas souhaitable puisqu'elle ne permet pas à la société de bénéficier de ses membres les plus compétents, en plus d'être une entreprise idéologique (féministe), tribaliste, mensongère et issue du ressentiment (B), qui mènera non seulement au déclin de la société, mais aussi aux horreurs commises par les régimes totalitaires du XXe siècle (C)*. La compréhension de Peterson des régimes totalitaires du XXe siècle le mène à considérer tout raisonnement par le groupe comme une chute directe vers le totalitarisme. Rappelons que son œuvre est fortement influencée par un désir d'éviter leur retour, et qu'il est convaincu qu'un raisonnement en termes de groupe signifie nécessairement que celui-ci devient l'unité première de l'analyse (ce qui aurait des répercussions sociales catastrophiques). Ainsi, son schème de pensée agit en quelque sorte comme un gigantesque entonnoir qui récupère de manière très large les arguments contenant des prémisses groupales pour ensuite les faire converger vers une pente fatale aboutissant à un régime totalitaire où le groupe au pouvoir est mu par l'extériorisation du blâme et le ressentiment.

On peut observer à la fois la crainte de Peterson pour les régimes totalitaires du XXe siècle et sa confiance concernant son expertise sur le sujet dès son opposition au projet de loi C-16 en 2016. Il refusait alors qu'on l'oblige à utiliser le prénom choisi par ses étudiantes trans (rappelons qu'en réalité rien ne l'obligeait), chose qu'il considère comme une imposition du discours. Voici ce que le psychologue avait à dire sur le sujet :

J'ai étudié le nazisme pendant très longtemps – cela fait quatre décennies – et je le comprends très bien. Et je peux vous dire qu'il y a des gens horribles qui se cachent dans les recoins et qui sont prêts à sortir... Et si la gauche radicale continue à pousser comme elle le fait, ils vont venir. [...] Nous sommes en train de dépasser une ligne que nous ne devrions pas franchir. (44¹⁷, 2016)

En plus d'être dans l'erreur, la gauche radicale, mue par le ressentiment et la pensée groupale, serait donc un catalyseur pour les « gens horribles ». En outre, la gauche aurait une telle mainmise sur les universités que les sciences humaines seraient d'ores et déjà détournées par les idéologues (British GQ, 2018), et ce à un point tel qu'il ne subsiste presque aucun enseignement utile. Nous serions dans une impasse si grave que Peterson propose de voler le contenu universitaire pertinent et de créer une « vraie » université en parallèle (Jordan B Peterson, 2017b).

Un des éléments le plus pernicieux du discours de Peterson est qu'il emploie la rhétorique de la pente fatale même lorsqu'il ne parvient pas à identifier les éléments

¹⁷ « 44 » est le nom d'une chaîne YouTube.

(B) ou (C) de cette pente. Dans une logique conservatrice, il craint simplement le nouveau puisqu'il est flou et incertain. Le cas échéant, c'est l'inconnu qui devient la source de danger plutôt qu'un État totalitaire (à la différence de la formulation précédente). Et puisqu'il est alors impossible d'affirmer l'inanité ou l'effet pervers produit par un changement (A), la pente fatale prend nécessairement la forme d'une mise en péril. Ici, (A) doit donc être évité puisqu'il mène à un futur incertain (C) plutôt qu'à un avenir certain et fonctionnel. Dans le même ordre d'idées, Peterson mentionne que les institutions sociales sont à la fois extrêmement difficiles à produire et extrêmement fragiles. Conséquemment, il soutient : « si [nos systèmes] ne dégèrent pas dans la tyrannie absolue, j'ai tendance à penser qu'ils fonctionnent assez bien. » (DoctorOz, 2018). Cette deuxième forme de la pente fatale est observable par exemple lorsqu'il remet en question la libéralisation des divorces (Skavlan, 2018; British GQ, 2018), lorsqu'il s'inquiète de la nouvelle mixité qui existe dans les milieux de travail (VICE News, 2018), ou lorsqu'il se questionne sur les effets à longs termes de la pilule contraceptive (Breitbart News, 2018).

Bref, en utilisant les thèses sur la rhétorique réactionnaire d'Hirschman et en les considérant dans leur structure de pente fatale comme le propose Angenot, nous constatons que le discours de Peterson est antiféministe. D'abord, parce qu'il présente le féminisme « radical » comme un danger (mise en péril), comme ayant des objectifs irréalisables (inanité), et comme étant contreproductif (effet pervers). Ensuite, parce que les objectifs et actions de ce féminisme « radical » mèneraient essentiellement la

société au bord du gouffre. Et finalement, parce que le féminisme serait dépassé, les inégalités subsistantes ne devant pas être attribuées aux différentes structures de la société mais aux individus.

Après avoir démontré – je l'espère – la dimension antiféministe du discours de Peterson, je discuterai dans la dernière section des éléments qui le rendent difficile à cerner.

DISCUSSION : UN ANTIFÉMINISME DIFFICILE À CERNER

En évaluant le discours de Peterson depuis les thèses d'Hirschman sur la rhétorique réactionnaire et la pente glissante soulevée par Angenot, il nous est possible d'observer quelques éléments clés du discours qui rendent l'antiféminisme difficile à cerner au premier coup d'œil. Je discuterai dans cette section de trois d'entre eux qui me semblent parmi les plus essentiels à son camouflage. Notons que je ne pourrai adresser tous les éléments pertinents considérant la contrainte d'espace pour ce travail.

Un premier point clé est l'importance de la psychométrie dans le discours de Peterson, et plus particulièrement l'interprétation qu'il fait des données sur les traits de personnalité. L'utilisation qu'en fait le psychologue a pour effet de réifier les comportements de genre, bien que Peterson ne soutienne presque jamais une explication purement biologique. La seule exception concerne les données sur les pays scandinaves, qui permettraient d'avoir accès à la variable biologique puisque ces pays seraient « égalitaires ». Néanmoins, son utilisation constante des traits de personnalité afin d'expliquer les comportements n'a pour effet que de légitimer le *statu quo* (Jonas, 2010) et décontextualiser les comportements genrés (Grannis, 2019), même si les données mobilisées sont techniquement vraies. Mais encore, ce type de données est si convainquant pour Peterson qu'il accusera celles et ceux qui critiquent leur signification ou leur validité d'avoir de mauvaises intentions et de raisonner de manière pathologique. Cette position du psychologue n'est pas anodine puisque les traits de

personnalité et la différence entre les genres sont un de ses champs d'expertise, ce qui le positionne en tant qu'autorité scientifique sur le sujet. Il s'inscrit donc comme plusieurs avant lui sur la liste d'experts (et de pseudo-experts) masculinistes menant la charge contre le féminisme¹⁸, et ce, quoi qu'en dise le psychologue.

En effet, réitérons que Peterson croit ne pas être antiféministe, et même qu'il affirme – comme pourrait le faire une féministe – que la biologie *et* la société modèlent les différences de comportement entre les genres. Toutefois, iels ne pourraient être difficilement plus différent-e-s : lorsque nous examinons son discours de plus près, nous remarquons que Peterson n'offre jamais de clarification quant à l'influence de la société sur les différences de comportements et de personnalités. De plus, il critique exclusivement le camp constructiviste, qu'il présente de manière absolument caricaturale. On l'observe par exemple dans l'énoncé suivant où il explique l'effet du postmodernisme sur le concept de *genre* : « Puisque [pour les postmodernistes] toutes les inégalités de résultat doivent être éliminées (l'inégalité étant le cœur de tout le mal), alors toutes les différences de genre doivent être considérées comme socialement construites ». (Peterson, 2018a, chap. 11) Or, rappelons que le postmodernisme ne nie pas la composante biologique du comportement des femmes et n'est guère à la recherche de l'élimination complète des inégalités de résultat. Plutôt, il s'interroge sur la relation entre les chercheur-e-s et la production de savoirs soi-disant objectifs. Il

¹⁸ On peut penser par exemple au politologue Warren Farrell et au poète Robert Bly, ou même au psychologue québécois Yvon Dallaire.

n'est donc pas surprenant que les féministes postmodernes critiquent la validité et l'interprétation des données sur les différences de genre. La précédente citation de Peterson montre comment celui-ci attaque le féminisme « radical » en lui prêtant de fausses intentions, ce qui résume bien la pseudo-nuance présente dans son discours. Plutôt que de comprendre la position féministe – voire de présenter son argumentaire sous la forme de l'homme d'acier¹⁹ – il produit un discours chargé d'attaques antiféministes sous la forme de l'homme de paille.

Le deuxième point clé réside dans l'impossibilité pour Peterson de cerner les préjugés de groupe en dehors de la discrimination flagrante. Puisque son individualisme libéral ignore les analyses groupales (et donc de nombreuses dynamiques sociales importantes), les seules explications possibles face aux discriminations non flagrantes sont l'incompétence de la victime ou bien un malencontreux hasard. Or, contrairement à ce qu'affirme Peterson, il est possible de procéder à une analyse groupale sans tomber ni dans l'essentialisme, ni dans les relations systématiques. La défunte professeur de science politique et philosophe Iris Marion Young s'était penchée exactement sur ce problème, c'est-à-dire celui de « décrire les femmes comme un groupe, mais [...] sans normaliser ni essentialiser » (Young, 2007, p. 18). À cette fin, elle reprend et réinterprète le concept de structure sérielle de Sartre pour ensuite l'appliquer au genre.

¹⁹ L'argument de l'homme d'acier est un procédé rhétorique où l'énonciateur renforce l'argument de son adversaire non seulement afin de lui montrer qu'il comprend bien sa position, mais encore parce que contredire un meilleur argument rendra sa propre position encore plus convaincante. L'argument de l'homme d'acier est donc l'inverse de l'homme de paille (qui déforme la position adverse afin de l'affaiblir).

D'abord, Young nous invite à distinguer le *groupe* de la *série*, le premier reposant le plus souvent sur la deuxième. Tandis que le groupe est un « ensemble de personnes partageant un but commun et une reconnaissance mutuelle et consciente de faire partie de ce groupe » (p. 19), la « série est une collectivité sociale dont les membres sont unis passivement par les objets vers lesquels leurs actions sont orientées, ou par le résultat des effets matériels de leurs actions sur les autres. » (p. 20) La série est donc une collectivité qui ne nécessite aucune conscience collective ni traits communs. Bien au contraire, elle est centrée sur le concept d'action, une unité floue. Plus précisément, la série prend racine dans « la façon dont les individus poursuivent leur propre fin individuelle par rapport aux mêmes objets conditionnés par un environnement matériel constant » (*Ibid.*), et ce « en réponse aux structures qui ont été créées par le résultat collectif involontaire d'actions du passé. » (*Ibid.*) Young explique par exemple que ce n'est pas seulement le processus biologique des menstruations qui situe les individus dans la série « femmes », mais aussi les règles sociales qui les entourent. Finalement, les structures entourant la série ne constituent que « des possibilités pour les actions concrètes » (p. 26). Ainsi, l'importance et la signification de l'appartenance sérielle ne sont que « purement contingent[es] et variable[s]. » (p.29)

À l'aide de la structure sérielle, Young montre qu'être femme ne signifie pas agir systématiquement à l'intérieur de contraintes continues. Elle montre aussi qu'être femme ne nécessite pas un sentiment d'appartenance conscient et mutuel au groupe « femmes ». Elle explique clairement comment celles-ci « forment plutôt un ensemble

qui désigne un certain nombre de contraintes et de relations structurelles liées aux objets pratico-inertes qui conditionnent l'action et sa signification. » (p.34) Dans cette perspective, on s'aperçoit que l'idée selon laquelle le féminisme est une forme de tribalisme pathologique ne tient pas la route. L'entreprise féministe s'intéresse au contraire aux structures entourant la série « femmes », et s'ancre conséquemment dans une expérience collective avérée qui ne peut être saisie par l'épistémologie individualiste libérale. Elle porte en elle une forte critique épistémologique qui démontre comment la psychométrie réifie le comportement et légitime les dynamiques d'oppression. Mais encore, elle démontre comment un individualisme libéral à la Peterson rejette *de facto* la série « femmes » puisqu'il est incapable de cerner et de traiter l'expérience féminine et les contraintes qui peuvent s'y rattacher. Comme le souligne Eve Gianoncelli, le discours conservateur réactionnaire est une prétention à la vérité, où « l'utilisation de la vérité est d'abord et avant tout une négation radicale des expériences vécues par les femmes. » (2022, p.44) C'est pourquoi les écrits féministes ont – à mon avis – accordés une importance particulière au concept de point de vue situé, qui critique la prétention à l'objectivité des sciences traditionnelles (Borland, 2009).²⁰

Le troisième point clé est directement relié à la présentation que le psychologue fait de la société, soit qu'elle est extrêmement frêle et perpétuellement au bord du précipice.

²⁰ Bien qu'ils dépassent l'objet de cette maîtrise, on peut aussi penser aux écrits concernant de près ou de loin les différents courants féministes qui ont tous à leur façon abordé les mêmes thèmes (féminisme autochtone, *black feminism*, féminisme chicana, féminisme intersectionnel, etc.).

À ses dires, le fait que nous vivions dans une société fonctionnelle tiendrait presque du miracle. Conséquemment, nous ne devrions pas chercher à changer son fonctionnement, ni les systèmes extrêmement sophistiqués qui la composent. Le féminisme, puisqu'il est à même de perturber ces derniers, constitue alors un grave danger à ses yeux. Pis encore, dans une logique de pente fatale, le féminisme (et les autres mouvements qu'il associe aux « SJWs ») mènerait l'Occident vers les horreurs commises lors du siècle précédent : « Le meilleur facteur de prédiction du génocide est la victimisation de la part du groupe qui produit le génocide » (Jordan B Peterson, 2017b). Ironiquement, tandis qu'il met en garde contre un féminisme « radical » qui présente les femmes unilatéralement comme des victimes, il accuse les féministes de victimiser les hommes et de causer une crise de la masculinité. Ainsi, le discours de Peterson met en garde contre les effets de la victimisation tout en présentant paradoxalement les hommes comme des victimes. En effet, les SJWs, depuis leur idéologie « néomarxistes » et « postmoderne », mettraient successivement en péril la famille (le divorce, l'exclusion du rôle de père, les effets négatifs sur l'enfant, le mirage de l'épanouissement des femmes en dehors de la famille), les hommes et la masculinité (la crise de la masculinité, le suicide des hommes, leur décrochage scolaire, leur difficulté à draguer, la perte de la garde de leurs enfants, leur sentiment d'être des ennemis publics, l'invisibilisation de la violence perpétrée envers eux), l'université (la perte de l'objectivité scientifique et du concept de valence, la propagande idéologique) et le milieu du travail (déstabilisation des milieux et augmentation des cas d'harcèlement sexuel).

En prenant un certain recul, il nous est possible de constater que le discours de Peterson empêche virtuellement les femmes – et donc les féministes – de revendiquer quoi que ce soit en leur nom. Non seulement délégitime-t-il les moyens d'enquête féministes et l'expérience féminine – en plus de mettre en cause leurs intentions –, il les catégorise comme des dangers menaçant la société. À ses yeux, le féminisme « radical » serait une gigantesque épée de Damoclès perpétuellement suspendue au-dessus de la société. N'en déplaise à Peterson, la dimension antiféministe de son discours prend source dans ces éléments, c'est-à-dire d'abord dans les enjeux épistémologiques et méthodologiques. En effet, il enferme les femmes, mais aussi lui-même et son auditoire, dans un système de pensée pseudo-objectif qui occulte un important pan de l'expérience féminine et de la dynamique qui existe entre les genres. Autrement dit, l'antiféminisme de Peterson est difficile à cerner en partie parce qu'il se confond avec les notions d'objectivité scientifique et de vérité, et ce notamment par l'entremise de la psychométrie.

Même lorsqu'il ne le verbalise pas directement, Peterson présente les féministes comme une force qu'il faudrait nécessairement arrêter : les féministes n'auraient pas seulement tort, elles auraient *dangereusement* tort... Or, Peterson offre peu de solutions aux enjeux qu'il discute puisqu'il se contente d'en indiquer les dangereuses conséquences. La question qui se pose alors pour Peterson et son auditoire est la

suivante : comment les féministes doivent-elles être arrêtées, et à quel prix? Il ne va pas sans dire que de refuser le féminisme « radical » implique minimalement de réduire au silence les expériences féminines collectives et de pathologiser celles qui tentent de les comprendre et de les améliorer. Dans la pire des situations, suite au portrait que nous présente Peterson, une personne « raisonnable » serait à même de conclure que le harcèlement et la violence sont des moyens légitimes afin de combattre les féministes puisque les SJWs domineraient la culture et le monde politique. C'est donc ainsi que culmine le discours de Peterson, et ce qui le rend d'autant plus dangereux : en propageant un discours antiféministe si bien camouflé qu'il arrive à cacher la cage dans laquelle il enferme l'expérience féminine, de même que la gigantesque cible qu'il dresse sur les têtes des femmes et des féministes.

Il est à la fois fascinant et terrifiant d'observer comment le discours de Peterson résiste aux accusations d'antiféminisme alors qu'il est de plus en plus hostile et flagrant. Je terminerai ici en montrant cette hostilité par une citation tirée de l'année courante. Dans un article publié dans le *National Post* suite à sa démission d'un poste professoral à l'Université de Toronto, il écrit :

« La Diversité, l'Inclusivité et l'Équité – cette trinité de la gauche radicale – nous détruit. [...] Vous vous interrogez sur les divisions qui nous assaillent actuellement ? Ne cherchez pas plus loin que DIE. Vous vous interrogez - plus spécifiquement - sur l'attrait de Trump ? Ne cherchez pas plus loin que DIE. Quand la gauche va-t-elle trop loin ? Quand elle se prosterne devant l'autel de DIE, et insiste pour que le reste d'entre nous, qui veut surtout qu'on les laisse tranquille, fasse de même. C'est déjà bien assez. Assez. Assez. [...] Celui qui

sème le vent récoltera la tempête. Et le vent se lève. »²¹ (Peterson, 19 janvier 2022)

²¹ En anglais, langue dans laquelle l'article a été publiée, l'acronyme *DIE* se traduit soit par le nom commun « *mort* » ou le verbe « *mourir* », ce qui montre comment pour Peterson la recherche de diversité, d'inclusivité et d'équité mènerait à notre perte. Notons que l'acronyme *DIE* n'est possible qu'après avoir remanié l'ordre des mots puisque ses deux formes courantes sont les suivantes : Équité, Diversité, Inclusion (EDI) et Diversité, Équité, Inclusion (DEI).

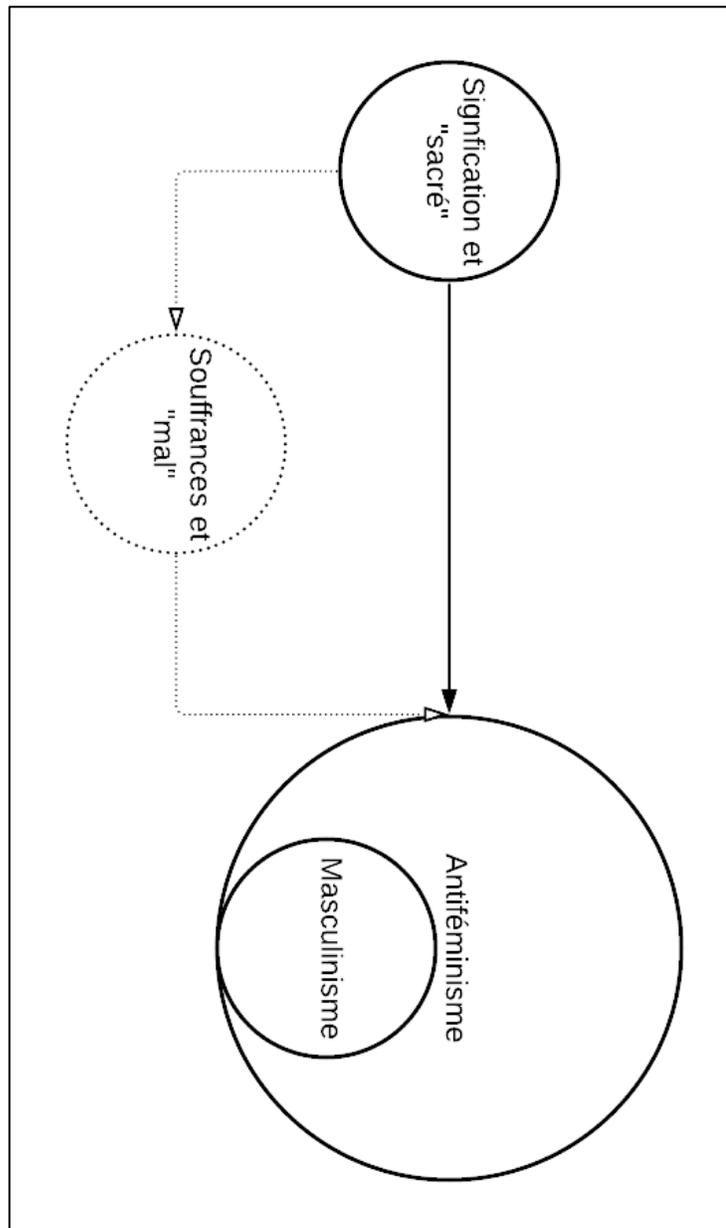
ANNEXE A

LISTE DES THÈMES ET SOUS-THÈMES DE L'ANALYSE THÉMATIQUE SÉQUENCIÉE

Thèmes	Sous-thèmes	Sous-thèmes contraires (s'il y a lieu)
Signification et « sacré »	<ul style="list-style-type: none"> - Ordre (symboliquement le masculin) - Chaos (symboliquement le féminin) - Héros (symboliquement le fils) 	
Antiféminisme	<ul style="list-style-type: none"> - Appel à la nature - Hiérarchies - Appel à la tradition - Postféminisme - Analyse individualisante 	<ul style="list-style-type: none"> - Construction sociale - Égalité - Appel au progrès - Validité du féminisme contemporain - Analyse groupale/sociétale
Masculinisme	<ul style="list-style-type: none"> - Relations hommes/femmes - Divorce et garde des enfants - Réussite scolaire et décrochage - Suicide 	

ANNEXE B

ARBRE THÉMATIQUE DES THÈMES ET SOUS-THÈMES DE L'ANALYSE THÉMATIQUE SÉQUENCIÉE



RÉFÉRENCES

Documents analysés (les propos de Peterson)

44. (2016, 13 octobre). *The Video Which Made Jordan Peterson Famous*. [Vidéo]. YouTube. <https://www.youtube.com/watch?v=O-nvNAcvUPE>
- abcqanda. (2019). *Jordan Peterson Destroys Q&A | 25 February 2019*. [Vidéo]. YouTube. <https://www.youtube.com/watch?v=TmNSlF7lcaw>
- Alex Swan. (2017, 4 novembre). *Jordan Peterson on the Meaning of Life for Men. Must Watch*. [Vidéo]. YouTube. <https://www.youtube.com/watch?v=NX2ep5fCJZ8>
- Breitbart News. (2018). *Exclusive: Jordan Peterson Talks to Donald Trump Jr. Behind the Scenes*. [Vidéo]. YouTube. https://www.youtube.com/watch?v=K8_EY9WkV4A
- British GQ. (2018, 30 octobre). *Jordan Peterson: « There Was Plenty of Motivation to Take me Out. It Just Didn't Work » | British GQ*. [Vidéo]. YouTube. <https://www.youtube.com/watch?v=yZYQpge1W5s>
- CBC News. (2016, 29 octobre). *Heated Debate on Gender Pronouns and Free Speech in Toronto*. [Vidéo]. YouTube. https://www.youtube.com/watch?v=SijjS_9hPkM
- Channel 4 News. (2018, 16 janvier). *Jordan Peterson Debate on the Gender Pay Gap, Campus Protests and Postmodernism*. [Vidéo]. YouTube. <https://www.youtube.com/watch?v=aMcjxSThD54>
- DoctorOz. (2018, 4 octobre). *Oz Talk: Jordan Peterson's Rules to Live By*. [Vidéo]. YouTube. <https://www.youtube.com/watch?v=AscPHmLWo-M>
- drwarrenfarrell. (2021). *Jordan Peterson and Warren Farrell on The Boy Crisis and Gender Politics*. [Vidéo]. YouTube. <https://www.youtube.com/watch?v=8AA11R3CC4s>
- How To Academy Mindset. (2018, 17 janvier). *Jordan B. Peterson on 12 Rules for Life*. [Vidéo]. YouTube. <https://www.youtube.com/watch?v=-5RCmu-HuTg>
- Jordan B Peterson. (2014, 20 mars). *2014 Personality Lecture 17: Agreeableness and Gender Differences*. [Vidéo]. YouTube. <https://www.youtube.com/watch?v=yOJR-nEhNMk>

- Jordan B Peterson. (2017a). *Biblical Series III: God and the Hierarchy of Authority*. [Vidéo]. YouTube. https://www.youtube.com/watch?v=R_GPAI_q2QQ
- Jordan B Peterson. (2017b, 2 octobre). *Modern Times: Camille Paglia & Jordan B Peterson*. [Vidéo]. YouTube. <https://www.youtube.com/watch?v=v-hIVnmUdXM>
- Jordan B Peterson. (2017c, 12 septembre). *Q & A 2017 09 September*. [Vidéo]. YouTube. <https://www.youtube.com/watch?v=sNaQUumEhv4>
- Jordan B Peterson. (2018, 31 octobre). *On Free Thought and Speech in London*. [Vidéo]. YouTube. <https://www.youtube.com/watch?v=XXkadDgpq5nU>
- Peterson, J. B. (1999). *Maps of meaning: the architecture of belief* (1^{ère} éd.). Routledge.
- Peterson, J. B. (2018a). *12 Rules for Life: An Antidote to Chaos* (Édition Illustrée). Random House of Canada.
- Peterson, J. B. (2018b, 8 décembre). The Gender Scandal: Part One (Scandinavia) and Part Two (Canada). *Jordan B. Peterson*. <https://www.jordanbpeterson.com/political-correctness/the-gender-scandal-part-one-scandinavia-and-part-two-canada/>
- Peterson, J. B. (2019, 1^{er} février). Jordan Peterson : It's Ideology vs. Science in Psychology's War on Boys and Men. *National Post*. <https://nationalpost.com/opinion/jordan-peterson-its-ideology-vs-science-in-psychologys-war-on-boys-and-men>
- Peterson, J. B. (2021). *Beyond order: 12 more rules for life*. Random House Canada.
- PowerfulJRE. (2018, 29 novembre). *Joe Rogan Experience #1208 - Jordan Peterson*. [Vidéo]. YouTube. <https://www.youtube.com/watch?v=vIeFt88Hm8s>
- Room for Discussion. (2018, 7 novembre). *Jordan Peterson at Room for Discussion*. [Vidéo]. YouTube. <https://www.youtube.com/watch?v=v-PQbFfQKVs>
- RSA. (2018, 16 janvier). *Twelve Rules for Life | Jordan Peterson | RSA Replay*. [Vidéo]. YouTube. <https://www.youtube.com/watch?v=OD-VCRNIp-U>
- Skavlan. (2018, 29 octobre). *Jordan B. Peterson | Full interview | SVT/TV 2/Skavlan*. [Vidéo]. YouTube. https://www.youtube.com/watch?v=iudkPi4_sY
- The Aspen Institute. (2018). *Jordan Peterson: From the Barricades of the Culture Wars*. [Vidéo]. YouTube. <https://www.youtube.com/watch?v=v6H2HmKDbZA>

The Heritage Foundation. (2019). *A Conversation With Jordan Peterson*. [Vidéo]. YouTube. <https://www.youtube.com/watch?v=JPWx0ilenKM>

The Telegraph. (2021, 24 septembre). *Jordan Peterson: The Collapse of our Values is a Greater Threat Than Climate Change | Off Script*. [Vidéo]. YouTube. <https://www.youtube.com/watch?v=q4zZ2ker1iI>

VICE News. (2018). *Jordan Peterson Is Canada's Most Infamous Intellectual | VICE News Full Interview (HBO)*. [Vidéo]. YouTube. <https://www.youtube.com/watch?v=blTglME9rvQ>

Autres références

- Angenot, M. (2008). *Dialogues de sourds : traité de rhétorique antilogique*. Mille et une nuits. https://cap.banq.qc.ca/notice?id=p::usmarcdef_0003248900
- Bard, C. (1999a). Pour une histoire des antiféminismes. Dans *Un siècle d'antiféminisme* (p. 21-37). Fayard.
- Bard, C., Blais, M. et Dupuis-Déri, F. (dir.). (2019). *Antiféminismes et masculinismes d'hier et d'aujourd'hui*. PUF.
- Blais, M. (2014, 23 avril). L'antiféminisme au Québec. Dans *L'Encyclopédie Canadienne*. <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/lantifeminisme-au-quebec>
- Blais, M. (2018). *Masculinisme et violences contre les femmes : une analyse des effets du contremouvement antiféministe sur le mouvement féministe québécois* [Thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal].
- Blais, M. et Dupuis-Déri, F. (dir.). (2015). *Le mouvement masculiniste au Québec : l'antiféminisme démasqué* (3^e éd.). Les Éditions du remue-ménage.
- Borland, E. (2009). Standpoint Theory. Dans O'Brien, J. (dir.), *Encyclopedia of Gender and Society* (vol. 2, p. 804-806). SAGE Publications. <http://link.gale.com/apps/doc/CX3073900409/GVRL?sid=bookmark-GVRL&xid=a531fe83>
- Bouchard, P., Boily, I. et Proulx, M.-C. (2003, mars). La réussite scolaire comparée selon le sexe : catalyseur des discours masculinistes. *Condition féminine Canada*. Récupéré le 5 avril 2021 de <http://www.cdeacf.ca/reqef/biblio/notice/reussite-scolaire-comparee-selon-sexe-ressource-electronique>
- Bowles, N. (2018, 18 mai). Jordan Peterson, Custodian of the Patriarchy. *The New York Times*. <https://www.nytimes.com/2018/05/18/style/jordan-peterson-12-rules-for-life.html>
- Brodeur, N. (2003). Le discours des défenseurs des droits des hommes sur la violence conjugale : une analyse critique. *Service social*, 50(1), 145-173. <https://doi.org/10.7202/006925ar>
- Brooks, D. (2018, 26 janvier). The Jordan Peterson Moment. *The New York Times*. <https://www.nytimes.com/2018/01/25/opinion/jordan-peterson-moment.html>
- Brossard, L. (2015). Le discours masculiniste sur les violences faites aux femmes : une entreprise de banalisation de la domination masculine. Dans Blais, M. et Dupuis-

- Déri, F. (dir.), *Le mouvement masculiniste au Québec: l'antiféminisme démasqué* (3^e éd., p. 129-146). Les Éditions du remue-ménage.
- Burston, D. (2019). It's Hip to Be Square! The myths of Jordan Peterson. *Psychotherapy and Politics International*, 17(1), e1475. <https://doi.org/10.1002/ppi.1475>
- Chowdhury, A. (2020, 20 février). Power of Misogynist Intellectuals: Jordan Peterson & his Indian Allies. *Feminism In India*. <https://feminisminindia.com/2020/02/21/power-misogynist-intellectuals-jordan-peterson-indian-allies/>
- Corona, J. (2022, 4 septembre). Éric Duhaime invité du balado de Jordan Peterson : quatre choses à savoir sur cet intellectuel controversé. *Le Journal de Montréal*. <https://www.journaldemontreal.com/2022/09/04/eric-duhaime-invite-du-podcast-de-jordan-peterson--qui-est-cet-intellectuel-controverse>
- Descarries, F. (2005). L'antiféminisme « ordinaire ». *Recherches féministes*, 18(2), 137-151. <https://doi.org/10.7202/012421ar>
- Devreux, A.-M. et Lamoureux, D. (2012). Les antiféminismes : une nébuleuse aux manifestations tangibles. *Recherches féministes*, 25(1), 3-14. <https://doi.org/10.7202/1011113ar>
- Dupuis-Déri, F. (2012). Le discours de la « crise de la masculinité » comme refus de l'égalité entre les sexes : histoire d'une rhétorique antiféministe. *Recherches féministes*, 25(1), 89-109. <https://doi.org/10.7202/1011118ar>
- Dupuis-Déri, F. (2015a). Le chant des vautours : de la récupération du suicide des hommes par les antiféministes. Dans Blais, M. et Dupuis-Déri, F. (dir.), *Le mouvement masculiniste au Québec: l'antiféminisme démasqué* (3^e éd., p. 201-234). Les Éditions du remue-ménage.
- Dupuis-Déri, F. (2015b). Le « masculinisme » : histoire politique du mot. Dans Blais, M. et Dupuis-Déri, F. (dir.), *Le mouvement masculiniste au Québec: l'antiféminisme démasqué* (3^e éd., p. 43-68). Les Éditions du remue-ménage.
- Dupuis-Déri, F. (2015c). Postféminisme et antiféminisme. Dans Dupuis-Déri, F. et Lamoureux, D. (dir.), *Les antiféminismes : analyse d'un discours réactionnaire* (p. 129-148). Les Éditions du remue-ménage.
- Dupuis-Déri, F. (2018). *La crise de la masculinité : autopsie d'un mythe tenace*. Les Éditions du remue-ménage.
- Elshtain, J. B. (1975). The Feminist Movement & the Question of Equality. *Polity*, 7(4), 452-477. <https://doi.org/10.2307/3234191>

- Facal, J. (2022, 22 janvier). La bombe de Jordan Peterson. *Le Journal de Montréal*.
<https://www.journaldemontreal.com/2022/01/22/la-bombe-de-jordan-peterson>
- Fairclough, Norman. (2013). *Critical Discourse Analysis : The Critical Study of Language* (2^e éd.). Taylor and Francis. <https://doi.org/10.4324/9781315834368>
- Faludi, S. (2006). *Backlash : The Undeclared War Against American Women*. Three Rivers Press.
- Flood, A. (2021, 7 avril). Jordan Peterson « Shocked » by Captain America Villain Red Skull Espousing « 10 Rules for Life ». *The Guardian*.
<https://www.theguardian.com/books/2021/apr/07/jordan-peterson-shocked-by-captain-america-villain-espousing-10-rules-for-life>
- Ging, D. (2017). Alphas, Betas, and Incels: Theorizing the Masculinities of the Manosphere: *Men and Masculinities*, 22(4), 638-657.
<https://doi.org/10.1177/1097184X17706401>
- Gonçalves, L. (2018, 24 janvier). *Psychologist Jordan Peterson Says Lobsters Help to Explain Why Human Hierarchies Exist – Do They?* The Conversation.
<http://theconversation.com/psychologist-jordan-peterson-says-lobsters-help-to-explain-why-human-hierarchies-exist-do-they-90489>
- Grannis, T. (2019). Ces hommes qui détestent les femmes : aux sources du masculinisme. *Revue du Crieur*, 1(12), 4-21. <https://doi.org/10.3917/crieu.012.0004>
- Hartmann, M. (2020). The Totalizing Meritocracy of Heterosex : Subjectivity in NoFap. *Sexualities*, 24(3), 409-430. <https://doi.org/10.1177/1363460720932387>
- Hirschman, A. O. (1991). *The Rhetoric of Reaction : Perversity, Futility, Jeopardy*. Belknap Press of Harvard University Press.
- Illing, S. (2018, 6 juin). *A Feminist Philosopher Makes the Case Against Jordan Peterson*. Vox. <https://www.vox.com/conversations/2018/6/6/17409144/jordan-peterson-12-rules-for-life-feminism-philosophy>
- Jamin, J. (2009). *L'imaginaire du complot: discours d'extrême droite en France et aux Etats-Unis*. Amsterdam University Press.
- John, O. P. et Srivastava, S. (1999). The Big Five Trait Taxonomy: History, Measurement, and Theoretical Perspectives. Dans Pervin, L. A. et John, O. P. (dir.), *Handbook of personality: Theory and research* (2^e éd., p. 102-138). Guilford Press.

- Jones, C., Trott, V. et Wright, S. (2019). Sluts and Soyboys: MGTOW and the Production of Misogynistic Online Harassment. *New Media & Society*, 22(10). <https://doi.org/10.1177/1461444819887141>
- Jouvet-Legrand, L. (2018). Violences conjugales : une montée du courant masculiniste? *SociologieS*. <http://journals.openedition.org/sociologies/6620>
- Koggel, C. M. (1994). A Feminist View of Equality and its Implications for Affirmative Action. *Canadian Journal of Law & Jurisprudence*, 7(1), 43-59. <https://doi.org/10.1017/S0841820900002551>
- Kunert, S. (2017). Stratégies de légitimation et configurations discursives de la « cause des hommes ». *Études de communication*, (48), 91-110. <https://doi.org/10.4000/edc.6802>
- Lamoureux, D. (2013). *Le trésor perdu de la politique: espace public et engagement citoyen*. Les Éditions écosociété.
- Lamoureux, D. et Dupuis-Déri, F. (dir.). (2015). *Les antiféminismes: analyse d'un discours réactionnaire*. Les Éditions du remue-ménage.
- Lavoie, J. (2015). L'activisme juridique, le divorce et la garde des enfants: *backlash* sur les gains essentiels du mouvement féministe. Dans Blais, M. et Dupuis-Déri, F. (dir.), *Le mouvement masculiniste au Québec: L'antiféminisme démasqué* (p. 251-265). Les Éditions du remue-ménage.
- Lazar, Michelle. M. (2007). Feminist Critical Discourse Analysis: Articulating a Feminist Discourse Praxis. *Critical Discourse Studies*, 4(2), 141-164.
- Leotti, S. M., Sugrue, E. P. et Wings-Yanez, N. (2021). Unpacking the Worlds in our Words : Critical Discourse Analysis and Social Work Inquiry. *Qualitative Social Work*, 21(2), 260-276. <https://doi.org/10.1177/1473325021990860>
- Marecek, J. (2002). Unfinished Business: Postmodern Feminism In Personality Psychology. *Rethinking Mental Health And Disorder: Feminist Perspectives*, 3-28.
- Marwick, A. E. et Caplan, R. (2018). Drinking Male Tears : Language, the Manosphere, and Networked Harassment. *Feminist Media Studies*, 18(4), 1-17. <https://doi.org/10.1080/14680777.2018.1450568>
- Murphy, J. (2016, 4 novembre). Toronto Professor Jordan Peterson Takes on Gender-Neutral Pronouns. *BBC News*. <https://www.bbc.com/news/world-us-canada-37875695>

- Paillé, P. et Mucchielli, A. (2012). Chapitre 11 - L'analyse thématique. Dans *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales* (p. 231-314). Armand Colin.
<https://www.cairn.info/l-analyse-qualitative-en-sciences-humaines--9782200249045-page-231.htm>
- Robinson, N. J. (2018, 14 mars). The Intellectual We Deserve. *Current Affairs*.
<https://www.currentaffairs.org/2018/03/the-intellectual-we-deserve>
- Rocheport, F. (1999). L'antiféminisme : Une rhétorique réactionnaire? Dans Bard, C. (dir.), *Un siècle d'antiféminisme* (p. 133-147). Fayard.
- S.a. (S.d.) About Jordan Peterson. *Jordan B. Peterson*. (Consulté le 21 décembre 2022).
<https://www.jordanbpeterson.com/about/>
- S.a. (S.d.) *Big Five traits de personnalité*. (Consulté le 3 janvier 2022).
http://stringfixer.com/fr/Big_Five_personality_traits
- S.a. (S.d.) *Jordan B Peterson's YouTube stats*. (Consulté le 26 mai 2021). Social Blade.
<https://socialblade.com/youtube/user/jordanpetersonvideos>
- S.a. (S.d.) *Jordan Peterson*. (Consulté le 12 décembre 2021). Google Trends.
<https://trends.google.com/trends/explore?date=all&q=jordan%20peterson>
- S.a. (S.d.) *Théorie des traits*. (Consulté le 3 janvier 2022).
http://stringfixer.com/fr/Trait_theory
- S.a. (2021, 4 novembre). Dr. Jordan B. Peterson Announces the Follow-Up to His Global Bestseller 12 Rules of Life. *Penguin Random House*.
<https://global.penguinrandomhouse.com/announcements/dr-jordan-b-peterson-announces-the-follow-up-to-his-global-bestseller-12-rules-of-life/>
- Schmitz, R. M. et Kazyak, E. (2016). Masculinities in Cyberspace : An Analysis of Portrayals of Manhood in Men's Rights Activist Websites. *Social Sciences*, 5(2).
<https://doi.org/10.3390/socsci5020018>
- Steinworth, B. (2018, 4 juin). Jordan Peterson Needs to Reconsider the Lobster. *Washington Post*.
<https://www.washingtonpost.com/news/posteverything/wp/2018/06/04/jordan-peterson-needs-to-reconsider-the-lobster/>
- Van Valkenburgh, S. P. (2019). « She Thinks of him as a Machine » : On the Entanglements of Neoliberal Ideology and Misogynist Cybercrime. *Social Media + Society*, 5(3). <https://doi.org/10.1177/2056305119872953>

Weed, D. M. (1995). Cultural Daddy-ism and Male Hysteria. Dans M. S. Kimmel (dir.), *The politics of manhood* (p. 243-256). Temple University Press.
<http://www.jstor.org/stable/j.ctt14bswd0.21>

Ziomkiewicz-Wichary, A. (2016). Serotonin and Dominance. Dans Weekes-Shackelford, V., Shackelford, T., et Weekes-Shackelford, V. (dir.), *Encyclopedia of Evolutionary Psychological Science*. Springer, Cham. https://doi.org/10.1007/978-3-319-16999-6_1440-1